This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GENERAL LIBRARY
UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS

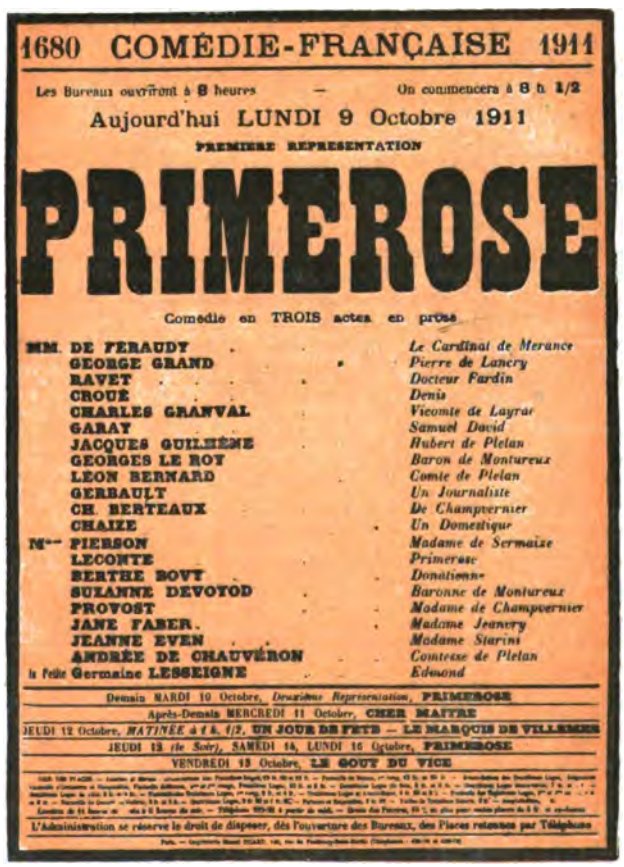
8e Année. — 200. 27 Janvier 1912

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



1680 COMÉDIE-FRANÇAISE 1911

Les Bureaux ouvriront à 8 heures — On commencera à 8 h. 1/2

Aujourd'hui LUNDI 9 Octobre 1911

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

PRIMEROSE

Comédie en TROIS actes en prose

MM. DE FERAUDY	Le Cardinal de Merance
GEORGE GRAND	Pierre de Lancry
RAVET	Docteur Fardin
CROUÉ	Denis
CHARLES GRANVAL	Vicomte de Layrac
GARAY	Samuel David
JACQUES GUILHÈNE	Hubert de Plelan
GEORGES LE ROY	Baron de Montureux
LEON BERNARD	Comte de Plelan
GERBAULT	Un Journaliste
CH. BERTEAUX	De Champvernier
CHAIZE	Un Domestique
Mmes PIERSON	Madame de Sermaize
LECONTE	Primerose
BERTHE BOVY	Donatienne
SUZANNE DEVOYOD	Baronne de Montureux
PROVOST	Madame de Champvernier
JANE FABER	Madame Jeanvry
JEANNE EVEN	Madame Starini
ANDRÉE DE CHAUVÉRON	Comtesse de Plelan
la Petite Germaine LESSEIGNE	Edmond

Demain MARDI 10 Octobre, *Deuxième Représentation*, PRIMEROSE

Après-Demain MERCREDI 11 Octobre, CHER MAÎTRE

JEUDI 12 Octobre, *MATINÉE à 2 h. 1/2*, UN JOUR DE FÊTE — LE MARQUIS DE VILLEMER

JEUDI 12 (*le Soir*), SAMEDI 14, LUNDI 16 Octobre, PRIMEROSE

VENDREDI 13 Octobre, LE GOUT DU VICE

L'Administration se réserve le droit de disposer, dès l'ouverture des Bureaux, des Places retenues par Téléphone

Copyright by G.-A. de Caillavet and Robert de Flers, 1912.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

848
A725p
1712

Primerose, à la Comédie-Française.

On va constater, par les extraits des articles de critique parus au lendemain de la première représentation de *Primerose*, que MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers ont, avec cette pièce nouvelle, obtenu leur habituel succès, remporté leur coutumière victoire. Encore ne faut-il pas imaginer que ces extraits sont des morceaux choisis... avec le souci de ne reproduire exclusivement que des opinions favorables ; mais les seules restrictions qui aient été émises, et par quelques rares critiques, portaient sur l'excès même de virtuosité continue, de maîtrise absolue, de perfection imperturbable dont témoignent chaque fois, comme en se jouant, les deux brillants auteurs de cette comédie. Et dans ces conditions, on ne nous saura pas mauvais gré de les avoir un peu négligées.

Ce très grand succès, MM. de Caillavet et Robert de Flers l'ont même remporté dans des conditions plus difficiles qu'à l'ordinaire, parce que la note — moins fantaisiste, plus émue — dans laquelle ils ont maintenu leur pièce diffère un peu de leur ton accoutumé, et parce que cette pièce est représentée à la Comédie-Française. MM. de Caillavet et de Flers s'en rendaient bien compte dès avant la répétition générale. M. Robert de Flers répondait en effet à notre confrère M. Georges Talmont qui l'interrogeait, pour la *Liberté* :

« Il serait osé de dire que nous y avons traité un sujet « nouveau », dans le sens littéral du mot. Il n'y a guère de sujets nouveaux au théâtre puisqu'ils exposent toujours les mêmes conflits de sentiments. Fort justement Polti, dans son étude, très curieuse, très consciencieuse, des œuvres théâtrales, ramène à trente-six, je crois, tous les sujets qui ont été traités depuis Eschyle. Néanmoins, des lois nouvelles, des inventions nouvelles, des événements nouveaux, créent parfois des « situations » nouvelles dont le dramaturge peut s'emparer. Il est évident que la loi des associations, ou la loi des congrégations, par exemple, ont créé de nouvelles « situations » que l'on n'aurait pu songer à mettre à la scène avant l'élaboration de ces lois.

» Nous avons donc porté sur le théâtre, avec un grand souci d'indépendance, une situation nouvelle, — un conflit de sentiments très délicat, où se débat une religieuse sécularisée.

» L'idée nous en vint il y a cinq ans ; nous avons commencé à écrire la pièce, il y a dix-huit mois, en Périgord ; nous l'avons achevée, voici quelque six mois, ici, et portée immédiatement à M. Claretie qui l'accueillit.

» Il est vrai que notre pièce n'est pas écrite dans la même note que nos précédentes œuvres. Le sujet en est très émouvant. Nous avons créé, je l'espère, toute l'atmosphère d'émotion qu'il comporte... »

Tandis que M. de Caillavet déclarait à M. Pierre Le Vassor, pour *Comœdia* :

« En effet, nous avons été plus mélancoliques cette fois-ci que les précédentes. Mais que voulez-vous ? Faire du théâtre n'est pas ce qu'un vain peuple pense et bien souvent, à l'encontre de ce que l'on pourrait croire, ce sont les personnages des comédies qui disposent de leurs auteurs.

» Que vous raconter de plus ? Que l'ordre de Sainte-Claire est un ordre que nous avons fondé. Il n'existe pas, en effet, dans la réalité et sort tout entier de notre imagination. Ne croyez pas pour cela que nous avons erré en pleine fantaisie. Nullement ! Nous avons pâli sur les livres saints. On a pu nous voir souvent nous entretenir avec des prêtres et des gens d'Eglise de toutes sortes. Tout cela, afin de nous bien pénétrer de l'ambiance nécessaire à notre ouvrage. J'espère que nous y serons parvenus.

» Que l'on ne nous accuse pas, en tous cas, d'avoir fait une œuvre tendancieuse. Il n'y a pas la moindre idée de politique dans *Primerose*. C'est une pièce *gallicane*, et les sentiments que nous y peignons me paraissent être ceux de la moyenne des Français et des Françaises. »

Et le résultat c'est que jamais — l'impression en est plus vive encore à la lecture, après une audition à la Comédie-Française — jamais, semble-t-il, MM. de Caillavet et de Flers n'avaient composé un dialogue si fin et si profondément spirituel, si ingénieusement, si intelligemment nuancé et qui fit un tel plaisir.

Et le résultat encore — ajoutons, puisqu'elle est indiscutable, cette constatation simplement documentaire — c'est que jamais, auparavant, la Maison de Molière n'avait — conséquence un peu brutale mais la plus évidente et la plus directe du « succès » — fait une moyenne de recettes équivalente à celle de *Primerose*.

***

M. Georges de Porto-Riche, en un de ses derniers articles du *Matin*, juge, que ces trois actes, « dont le premier est supérieur, et dont les deux autres sont d'une éloquence courageuse », affirment la veine des auteurs narquois du *Bois sacré* :

« Les décisions du cœur ne déterminent pas toujours les péripéties de *Primerose*, mais la poésie, la grâce, une philosophie sans gravité, une verve intarissable, escortent l'action, la soutiennent quand elle tend à fléchir, la parent victorieusement jusqu'au bout. MM. de Flers et de Caillavet restent les maîtres de ce théâtre spirituel qui distrait et fait penser, sans chercher à nous imposer de trop amères réflexions. »

M. Nozière trouve, et déclare dans l'*Intransigeant*, que cette pièce de MM. de Caillavet et de Flers a le charme d'une fantaisie qui s'inspirerait de Musset et de Renan.

M. Léon Blum qui est, comme le fut Larroumet, un admirateur de Marivaux, qualifie cette pièce de « pur marivaudage » en donnant au mot marivaudage son sens le meilleur, et il s'explique ainsi, dans *Comœdia* :

« Qu'est-ce, au vrai, que le marivaudage ? L'art de différer jusqu'au dénouement la résolution d'un problème dramatique dont toutes les données étaient cependant acquises dès le leve du rideau et ne devaient plus se modifier depuis lors. C'est l'art d'ajourner, de retenir, de faire durer les états, les situations et les sentiments. Un homme et une femme s'aiment ; aucun obstacle extérieur ne s'oppose à leur amour. Ils n'auraient qu'à s'en faire part réciproquement, et la pièce serait terminée sitôt qu'engagée. Mais, sans toucher à cet amour réciproque, lequel doit se retrouver intact au dénouement, il s'agira de créer et de prolonger entre eux les incertitudes, les malentendus, les équivoques, de retarder ou de neutraliser les aveux, de susciter dans chaque cœur des scrupules dilatoires, dont il importera peu que la vraisemblance soit douteuse pourvu que leur délicatesse soit certaine. Voilà en quoi consiste le marivaudage, et c'est à cet art que se rattache évidemment la comédie nouvelle de MM. de Flers et de Caillavet.

» ... Le genre, soit dit en passant, est très proche de la tragédie, et, pour que nous fussions en pleine péripétie tragique, il suffirait que les personnages se heurtassent à des obstacles réels et réellement invincibles, au lieu de se buter à de purs scrupules, à des monstres nés de l'imagination ou de la sensibilité. MM. de Flers et de Caillavet, sont de grands côtoyeurs de tragédie.

» Il y a plaisir à discuter avec eux, ou à leur sujet, ces questions de technique dramatique, puisque les auteurs de *Primerose* sont non seulement les plus habiles de nos écrivains de théâtre, mais les plus intelligemment habiles, les plus conscients de leurs intentions et de leur maîtrise. Ils font tout ce qu'ils veulent, sans doute, mais surtout ils ont toujours voulu tout ce qu'ils font. Dans la construction assez particulière de leur pièce, tout est assurément volontaire. C'est à dessein, par exemple, qu'ils ont raréfié l'action, qu'ils l'ont débarrassée de toute intrigue accessoire ou connexe, qu'ils ont même atténué l'éclat habituel de leur dialogue. Ils n'ont voulu mettre en lumière que le quiproquo sentimental de leurs deux héros, et tout leur effort fut d'en tracer avec une parfaite netteté la ligne volon-

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

PRIMEROSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

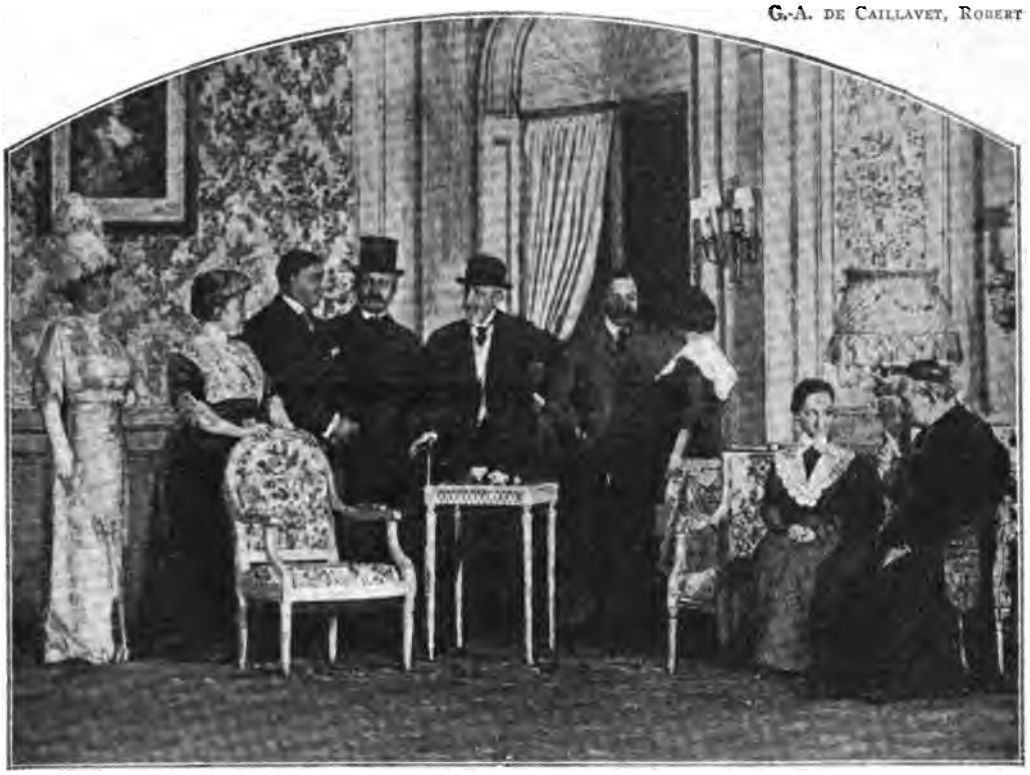
par

Armand de Caillavet, Gaston

G.-A. DE CAILLAVET et ROBERT DE FLERS

Représentée pour la première fois, le 9 octobre 1911, à la Comédie-Française.

A RENE BASCHET,
SES AMIS
G.-A. DE CAILLAVET, ROBERT DE FLERS.



Mme Devoyod. Mme Pierson. M. Grand. M. de Flers. M. Claretie. M. de Caillavet. Mlle Leconte. Mlle Bovy. M. de Feraudy.

L'administrateur de la Comédie-Française, les auteurs et les principaux interprètes de *Primerose*, après une répétition.

PERSONNAGES

Le Cardinal de Mérance	MM. DE FÉRAUDY.	*Mme de Sermaize*	Mmes PIERSON.
Pierre de Lancrey	G. GRAND.	*Primerose*	LECONTE.
Dr Fardin	RAVET.	*Donatienne*	B. BOVY.
Denis	CROUÉ.	*Baronne de Montureux*	DEVOYOD.
Layrac	GRANDVAL.	*Mme de Champvernier*	PROVOST.
David	GARAY.	*Mme Jeanvry*	J. FABER.
Hubert de Plélan	J. GUILHÈNE.	*Mme Starini*	J. EVEN.
Montureux	LE ROY.	*Vicomtesse de Plélan*	A. DE CHAUVERON.
Le Comte de Plélan	L. BERNARD.	*Edmond*	PETITE LESSEIGNE.
Un Reporter	GERBAULT.		
Champvernier	BERTEAUX.	*Un Domestique*	M. CHAIZE.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Balcourt, à la Comédie-Française.

PHOTOGRAPHIES A. ET E. BERT

Copyright by G.-A. de Caillavet and Robert de Flers, 1912.

Une soirée au château du comte de Plélan.

PRIMEROSE

ACTE PREMIER

Un hall dans un grand château d'Anjou. Au fond, une galerie surélevée. Grandes portes-fenêtres souvrant sur une terrasse extérieure. A gauche, une large baie donne sur d'autres salons. Ameublement Louis XIV, tapisseries.

Scène première

DENIS, LE REPORTER

C'est le soir de la Saint-Hubert. On aperçoit dans la galerie, de dos, un groupe d'une quinzaine d'invités, hommes et femmes. Sonneries de trompes au dehors. Aboiements de chiens. Les fenêtres du perron sont éclairées par des flammes de Bengale. Au premier plan, le maître d'hôtel, Denis, aborde le reporter.

DENIS, s'approchant. — Monsieur désire?

LE REPORTER. — Je suis le correspondant du *Réveil français* à Angers. Je voudrais voir M. le comte de Plélan lui-même ou quelqu'un de la famille, car il faut que je téléphone au journal avant dix heures le compte rendu de cette fête.

DENIS. — Monsieur peut s'en remettre à moi. Je suis maître d'hôtel de M. le comte depuis vingt-cinq ans. C'est toujours moi qui reçois les gens de lettres.

LE REPORTER, tirant son carnet et montrant le fond de la scène. — Soit. Alors, en ce moment...

DENIS. — En ce moment, comme chaque année, au jour de la Saint-Hubert, la curée aux flambeaux a lieu devant la grille d'honneur, cette même grille où, en 1312, Hugues de Plélan, premier du nom, grand écuyer de Philippe le Bel, fit pendre haut et court quatre juifs accapareurs de blé...

LE REPORTER, notant. — Charmant... charmant... très parisien...

DENIS. — Tout à l'heure, en passant le suprême de gelinottes, j'ai fait une remarque qui m'est personnelle.

LE REPORTER. — Laquelle?

DENIS. — J'ai constaté que, comme en 1312, il y a ce soir quatre juifs au château, mais que cette fois ils sont invités à dîner.

Sonnerie de trompes.

LE REPORTER. — Qu'est-ce que c'est que ça?

DENIS. — La sonnerie de Plélan!

LE REPORTER. — Ah! Savez-vous qui assistait à la chasse, aujourd'hui?

DENIS. — Tout l'équipage. D'abord M. le comte et sa famille.

LE REPORTER. — C'est-à-dire?...

DENIS. — Eh bien, Mme la vicomtesse Maximilien, veuve du fils aîné de M. le comte; M. le vicomte

Hubert, son fils puîné, venu de Paris pour passer deux jours en Anjou, et enfin, notre cadette, Mlle Marie-Rose!

LE REPORTER. — C'est elle qu'on appelle dans le pays Mlle Primerose, n'est-ce pas?

DENIS. — Oui, c'est ma préférée.

Nouvelle fanfare.

LE REPORTER. — Qu'est-ce que c'est que ça?

DENIS. — C'est la bénédiction des chiens; par exception, elle a lieu ce soir... Son Eminence a bien voulu la donner elle-même!

LE REPORTER. — Son Eminence?

DENIS. — Le cardinal de Mérance... le frère de feu Mme la comtesse.

LE REPORTER. — Ah! oui! L'ancien évêque de Blois, qui était cardinal de curie avant la séparation?

DENIS, avec amertume. — La séparation!!! Oui! Son Eminence nous est arrivée hier de Rome... en parfaite santé. (Nouvelle fanfare.) Chut!... (La fanfare cesse. Denis, avec dignité.) Les chiens sont bénis!

LE REPORTER. — On a beau ne croire à rien. C'est tout de même émouvant.

DENIS. — Monsieur ne croit à rien?

LE REPORTER. — Il me semble!

DENIS. — Je plains monsieur. Si monsieur veut visiter la salle des fêtes, c'est là que le bal aura lieu tout à l'heure...

Ils sortent.

Scène II

LE COMTE, Mme DE CHAMPVERNIER, M. DE CHAMPVERNIER, Mme JEANVRY, arrivant par le fond.

Mme DE CHAMPVERNIER. — Ah! vraiment, mon cher ami, c'était admirable!

VOIX D'INVITÉS. — Oui, oui!...

Mme JEANVRY. — Je n'ai jamais vu une Saint-Hubert plus réussie!

VOIX D'INVITÉS. — Certes! Superbe!...

LE COMTE. — Vous êtes trop aimables, mesdames, c'est mon grand jour: une messe, une chasse, un bal... tout ce que j'aime!

Mme JEANVRY. — Qu'est-ce que vous préférez, les petites femmes ou la grosse bête?

LE COMTE. — Vous vous moquez de moi! Mais, tant que ce sera avec ces épaules-là, je ne me fâcherai pas.

Mme JEANVRY. — Oh! voyons!

Mme DE CHAMPVERNIER. — Comment se fait-il que Pierre de Lancrey ne soit pas là?

LE COMTE. — Il dîne à Rocheblave. Il viendra vers onze heures.

Mme JEANVRY. — C'est un charmant garçon!

LE COMTE. — C'est mieux que ça! Je connais très peu de charmants garçons qui seraient capables, après quelques années de jolie fête, de s'expatrier, de s'improviser ingénieurs et d'aller passer dix ans au Texas, en y risquant leur peau tous les jours.

Mme DE CHAMPVERNIER. — Enfin, il y a fait une jolie fortune!

LE COMTE. — Qu'il vient de réaliser ces jours-ci...

Mme JEANVRY. — Tiens...

LE COMTE. — Oui, en vendant tout ce qu'il avait là-bas pour revenir à la vieille terre!

Mme JEANVRY. — Tant mieux, il nous restera!

Elle s'éloigne.

Mme DE CHAMPVERNIER. — Oh! ça me fait grand plaisir!

LE COMTE. — Hé hé!... Dites-moi... vous me paraissez joliment vous intéresser à Lancrey. Est-ce un flirt officiel? Peut-on féliciter les deux familles?

Mme DE CHAMPVERNIER. — Pas encore, mais je vous préviendrai, je vous le promets!

LE COMTE. — Chut! Votre mari!

M. DE CHAMPVERNIER, s'approchant. — Je vous cherchais, ma chère amie! Vous n'avez pas froid? Vous ne voulez pas votre fichu?

Mme DE CHAMPVERNIER. — Merci! Et votre migraine?

M. DE CHAMPVERNIER. — Tout à fait passée! Vous êtes trop gentille!

Il s'éloigne.

LE COMTE. — Comme vous êtes bien ensemble!

Mme DE CHAMPVERNIER. — Oui! Jacques est si gentil! Au fait, vous allez être le premier informé, nous divorçons dans six semaines.

LE COMTE. — Diable!

Mme DE CHAMPVERNIER. — J'avais pensé à vous demander d'être mon témoin, mais on m'a dit qu'il n'y en avait pas.

LE COMTE. — Oh! voilà Mme Starini!

Mme DE CHAMPVERNIER, avec effroi. — Est-ce qu'elle va chanter?

LE COMTE. — Je me suis bien gardé de le lui demander!

Mme JEANVRY, s'approchant, terrifiée. — Est-ce que Mme Starini va chanter?

LE COMTE. — N'ayez pas peur!

Mme Starini descend au milieu d'un groupe. Le comte va à elle.

Mme STARINI. — Ah! cher ami! La belle fête! Un éclat! Une couleur!

LE COMTE. — Trop aimable!

Mme STARINI. — Et, à ce propos... j'ai été très touchée de la discrétion que vous avez mise à ne pas me demander de chanter!

LE COMTE. — Oh!

Soupir général de satisfaction.

Mme STARINI. — Vous méritez une récompense!... Vous l'aurez... J'ai apporté tout mon répertoire!

Accablement général.

LE COMTE. — Je ne sais comment vous remercier. (A part.) Nom d'un chien!

Scène III

LES MÊMES, M. et Mme DE MONTUREUX, HUBERT, LA VICOMTESSE DE PLELAN, suivis de divers membres de l'équipage en habit aux couleurs de l'équipage, et de quelques dames qui se dirigent vers le salon de gauche. On entend une sonnerie qui s'éloigne.

LE COMTE. — Ah! voici les Montureux!... Bonjour, mon cher nouveau voisin. Chère madame...

Il lui baise la main.

Mme DE MONTUREUX. — Mon cher comte!

LE COMTE. — Voulez-vous me permettre de vous présenter? La vicomtesse Maximilien de Plélan, ma ma belle-fille, mon fils Hubert, le baron et la baronne de Montureux. Vous voilà tout à fait installés dans le pays. Vous y plaisez-vous?

M. DE MONTUREUX. — Heu!...

Mme DE MONTUREUX. — Mon mari est ravi!

251355

M. DE MONTUREUX. — Ravi!

Chaque fois que le baron ouvre la bouche, la baronne lui coupe la parole. La vicomtesse et Hubert descendent.

LE COMTE. — Vous n'avez pu être des nôtres, aujourd'hui?

M. DE MONTUREUX. — Aujourd'hui!...

Mme DE MONTUREUX. — Hélas! Le baron en était désolé, il aime tant la chasse!

M. DE MONTUREUX. — La chasse!

LE COMTE. — Comme il a raison! Galoper toute une journée à la queue de cinquante briquets vendéens, qui gueulent comme des ânes et qu'on aime comme des fils, et, le soir, en buvant quelques verres de vielle eau-de-vie, raconter sa randonnée à des amis que ça intéresse tellement qu'ils vous la reracontent tout de suite après... C'est admirable! Dire qu'il y a des gens qui n'aiment pas la chasse, car il y en a maintenant, des voyous, des mouchards, enfin des socialistes!...

Mme DE MONTUREUX. — Hélas! nous vivons à une si triste époque.

LE COMTE. — Oui, l'époque est triste, mais, en revanche, les gens sont gais... Alors, le temps passe!

LA VICOMTESSE, à Hubert. — Très en verve, ce soir, votre père!

HUBERT. — Oui, très en barbe, mais vous joliment en peau!

LA VICOMTESSE, apercevant le cardinal. — Sourdine! Voilà l'Eglise!

Mme DE MONTUREUX. — Voulez-vous être assez aimable pour nous présenter à Son Eminence? (A son mari.) Nous allons être présentés au cardinal de Mérance... (Haut.) Oh! mon mari est au comble de la joie!

Le cardinal arrive par le fond. On s'incline sur son passage. Il descend vers le comte, qui va au-devant de lui, suivi de M. et de Mme de Montureux.

LE COMTE. — Mon cher beau-frère, le baron et la baronne de Montureux, les nouveaux possesseurs du château des Ayrelles, désirent saluer votre Eminence!

Révérence.

LE CARDINAL. — Je suis charmé, madame.

Mme DE MONTUREUX. — Mon mari cherche vainement les termes qui exprimeraient son respect, son admiration...

LE CARDINAL. — Oh! madame, mon vœu le plus cher est qu'il ne les trouve jamais!

LE BARON, balbutiant. — Je....

LE CARDINAL. — Je vous remercie de m'exaucer, monsieur!

Il tend la main à Montureux, qui baise son anneau.

Mme DE MONTUREUX. — Votre admirable ouvrage sur la vie de saint François d'Assise est notre livre de chevet!

LE CARDINAL. — Je vous en prie, madame...

Mme DE MONTUREUX. — D'ailleurs, Eminence... Si j'en crois des personnes bien informées, l'Académie française ne tardera sans doute pas à vous appeler à elle...

LE CARDINAL. — Ce propos est trop bienveillant, madame, mais je ne rechercherai jamais un si grand honneur!

Mme DE MONTUREUX. — Pourquoi?

LE CARDINAL. — Mon Dieu, je suis tendrement fidèle à la doctrine franciscaine, et vous n'ignorez pas que les trois vertus qu'elle recommande sont la chasteté, la pauvreté et la joie...

LA VICOMTESSE. — Eh bien?

LE CARDINAL. — Eh bien! Que ces messieurs de l'Académie, que j'admire profondément, pratiquent la chasteté, je n'en veux pas douter; qu'ils connaissent la pauvreté, cela peut arriver; mais qu'ils se livrent à la joie, rien ne nous autorise à le croire...

Le comte et Hubert redescendent, entourés de divers invités qui arrivent par le fond et passent peu à peu dans les salons de gauche, suivis de Samuel David, de Mme de Champvernier et de Mme Jeanvry.

LE COMTE. — Primerose n'est pas revenue?

LA VICOMTESSE. — Non, elle est allée, avec mon petit Edmond distribuer des bonbons aux enfants des gardes. Il fait très frais, je vais leur faire dire de rentrer.

LE COMTE, présentant un monsieur au cardinal. — Mon cher beau-frère, monsieur Samuel David, le grand banquier d'Angers, un fort galant homme.

LE CARDINAL. — Monsieur...

SAMUEL DAVID, léger accent. — J'ai le grand honneur, Eminence, de gérer les fonds de l'évêché.

LE CARDINAL. — Tous mes compliments, monsieur.

LE COMTE. — Bien entendu, monsieur Samuel David s'est converti depuis plusieurs années!

SAMUEL DAVID. — Exactement en 1896.

LE CARDINAL. — Comme la rente!

SAMUEL DAVID. — Simple coïncidence, Eminence! Monsieur le comte, je vous demande la permission de prendre congé.

LE COMTE. — Déjà!

SAMUEL DAVID. — Oui. je retourne à Angers. Je dois passer à mes bureaux, ce soir, avant de rentrer.

LE COMTE. — Bonne route, cher monsieur!...

Hubert vient d'entrer avec Layrac.

HUBERT. — A mon tour. (Il présente.) Mon cher oncle, le vicomte de Layrac.

LE COMTE. — Ah! ah! Notre jeune héros! Ventre-saint-gris, voilà un de ces hommes qui font honneur à notre parti!

HUBERT. — Il nous revient après sa longue captivité.

LE CARDINAL. — Vous avez été captif, monsieur?... Où cela donc?... Au Maroc?

LAYRAC. — Non, Eminence! A la Santé!

LE CARDINAL. — A la Santé?

Mme DE MONTUREUX. — Comment, c'est monsieur qui...

LE COMTE. — Oui, c'est monsieur qui a barbouillé d'encre la statue du conventionnel Vergniaud!

LE CARDINAL. — Etait-ce bien nécessaire? Et combien de temps êtes-vous resté prisonnier?

LAYRAC. — Trois mois.

LE CARDINAL. — En vérité. On vous a tenu trois mois prisonnier... Excellente chose pour votre parti, monsieur...

Il remonte, puis sort par la gauche avec quelques invités.

LAYRAC, à Hubert. — Ah çà! il m'achète, ton oncle?

HUBERT. — Evidemment!

LAYRAC. — Mais...

HUBERT. — Mais il faut gober ça comme une fleur, puisque tu aimes ma petite sœur Primerose!

LAYRAC. — C'est que j'ai l'impression que je l'horripile, ta sœur!

HUBERT. — Laisse donc... c'est une enfant!... J'ai vu cet après-midi Mme de Sermaize, c'est la marraine de Primerose. Elle a beaucoup d'influence sur elle, et elle m'a promis de plaider ta cause.

LAYRAC. — Elle le fera?

HUBERT. — Et avec quel plaisir... Elle adore s'occuper d'amour... Elle s'en est tant occupée pour son compte!

LAYRAC. — Ah!

HUBERT. — C'est une femme délicieuse, qui a rendu son mari horriblement malheureux.

LAYRAC. — Comme la plupart des femmes délicieuses!

VOIX DE PRIMEROSE, au dehors. — Edmond! Veux-tu venir?

HUBERT. — Tiens, justement, la voilà, la petite sœur.

Scène IV

LES MÊMES, PRIMEROSE, LE PETIT EDMOND

LA VICOMTESSE. — Eh bien, Primerose, à quoi penses-tu? Laisser ce petit dehors à une heure pareille?

PRIMEROSE. — Ah! il était content. Et ça tient chaud, n'est-ce pas, mon chéri?

LE PETIT EDMOND. — Ah! oui... oui... j'ai chaud!

LA VICOMTESSE. — C'est vrai, il est tout rouge!

LE PETIT EDMOND. — Non... non... j'ai froid!

PRIMEROSE. — Il a été très gentil. Il a distribué toutes ses boîtes de bonbons. Les dernières, ça a été dur. Il voulait les garder pour lui. Je n'ai pas permis... Alors, il a pleuré... Enfin, il s'est bien amusé!

LAYRAC, s'approchant. — Mais, mademoiselle, ce n'est pas amusant, de pleurer!

PRIMEROSE. — Quelquefois... Bonsoir, monsieur!

LAYRAC. — Me ferez-vous la grâce, mademoiselle, de m'accorder votre première valse?

PRIMEROSE. — Oh! je vous remercie. Mais, je danse à peine. Quelquefois, j'ai une envie folle de danser toute seule... mais au bal, jamais.

LAYRAC. — Oh! permettez-moi d'insister!

PRIMEROSE. — Eh bien! Vous aurez ma première valse, mais pas avant minuit!

LAYRAC. — J'attendrai!

LA VICOMTESSE, redescendant avec le petit Edmond. — Toi, maintenant, tu vas aller te coucher.

LE PETIT EDMOND. — Non... non...

LA VICOMTESSE. — Il est dix heures!

LE PETIT EDMOND. — Quand ma tante aura chanté *le Petit Bossu*.

PRIMEROSE. — Pas ce soir, mon petit.

LE PETIT EDMOND. — Moi je veux... je veux... sans ça, je vais encore pleurer...

PRIMEROSE. — Ah! quel petit fléau! Décidément, je n'aurai plus d'enfants.

LE PETIT EDMOND, l'entrainant. — Ma tante, ma tante, viens chanter! Mon oncle... mon oncle! Viens taper...

HUBERT. — Oh! la classe!...

Hubert se met au piano. Primerose chante d'abord très doucement. Sa voix monte peu à peu. Tout le monde revient et l'écoute. Couplets du *Petit Duc*.

LE CARDINAL, qui est rentré. — Bravo... bravo...

PRIMEROSE, confuse. — Oh! mon oncle...

LE CARDINAL. — Quelle gentille voix.

Mme STARINI. — Oh! c'est délicieux. Quand vous aurez appris à chanter, que la voix sera posée et que vous aurez un peu de diction, je vous assure que ça ne sera pas mal du tout.

PRIMEROSE. — Trop aimable... Allons... viens, maintenant... viens... (Elle va pour sortir avec Edmond.)

Mme DE MONTUREUX, pointue. — Tous mes compliments, mademoiselle, vous soignez les pauvres le matin et vous dites, le soir, les couplets du *Petit Duc*... Le contraste est un peu vif... mais charmant.

PRIMEROSE, souriant. — Je trouve que ça va très bien ensemble, madame... Il me semble que les gens qui n'ont rien fait le matin n'ont pas envie de chanter le soir... Bonsoir, madame... Allons... viens...

LE PETIT EDMOND, bas. — Elle est vilaine, la dame...

PRIMEROSE, bas. — Oui, mais il ne faut pas le lui dire. (Ils sortent.)

Mme DE MONTUREUX. — C'est égal... de l'opérette... ne trouvez-vous pas, Eminence?

LE CARDINAL. — Oh! madame, il ne faut pas me dire de mal du *Petit Duc*... Quelle charmante pièce!... Un couvent, des militaires et de braves gens!...

Mme DE MONTUREUX. — Comment, Eminence, vous connaissez cet ouvrage?

LE CARDINAL. — J'étais à la répétition générale, chère madame.

Mme DE MONTUREUX. — Vous?

LE CARDINAL. — Oui, madame, et je vous en demande votre absolution... mais, à ce moment-là, j'étais sous-lieutenant d'artillerie à Fontainebleau... Un ami me donna l'occasion de cette jolie soirée... et je me souviens même, à l'entr'acte, être monté sur la scène qui était, ce soir-là, tout embellie d'aimables personnes. J'aperçus, derrière un portant, c'est l'expression, je crois, — un monsieur pâle d'émotion... un peu lourd... un peu nerveux et un peu gauche, qui maniait fébrilement une canne dont il ne menaçait personne... Je me rappelle, il avait un visage de bon pacha ironique et attendri... un bon visage dont la bouche semblait avoir beaucoup souri et dont les yeux avaient peut-être un peu pleuré. Son aspect me frappa... Je demandai son nom!... On me répondit: Henri Meilhac... Oui, je me souviens...

Mme DE MONTUREUX, à son mari. — Quelles relations!...

Scène V

LES MÊMES, Mme DE SERMAIZE, LE COMTE

LE COMTE. — Je vous annonce notre chère madame de Sermaize.

Mme DE SERMAIZE, entrant, à la vicomtesse. — Bonsoir, ma petite Odette. (A Hubert.) Bonsoir, mauvais sujet... Eminence... J'espère qu'on n'a pas commencé à danser sans moi...

LE CARDINAL. — Soyez tranquille, ma chère et bonne amie, j'y ai veillé!...

Mme DE SERMAIZE. — Vous n'avez pas oublié que j'aimais le bal... Dire, Eminence, que nous avons dansé ensemble, ici même... vous, en petit collégien, et moi, les mollets nus...

LE CARDINAL. — C'est vrai...

Mme DE SERMAIZE. — J'étais affreusement coquette, et vous, pardonnez-moi, un peu bête!

LE CARDINAL. — Est-ce que nous avons changé?

Mme DE SERMAIZE. — Hélas! Vous rappelez-vous comme on nous surveillait... On se méfiait même d'un futur cardinal.

LE CARDINAL. — Oui, mais c'est qu'on ne savait pas...

Mme DE MONTUREUX, mielleuse. — Vous êtes de si vieux amis?

Mme DE SERMAIZE. — Anciens, mais pas vieux! (A part.) Quelle dinde! A propos, mon cher ami, je vous ai amené le docteur Fardin.

Mme DE MONTUREUX. — Comment, ce sectaire... le chef des jacobins du département, ici?...

LE COMTE. — Que voulez-vous, chère madame, il m'a sauvé deux fois déjà, et dans de sacrées circonstances... Oh! je vous accorde que c'est une fripouille, mais c'est le plus honnête homme que je connaisse...

LE CARDINAL. — Dites-moi, mon cher Bertrand, qu'appelez-vous exactement une fripouille?

LE COMTE. — Parbleu! Un homme qui ne pense pas comme moi.

LE CARDINAL. — Voilà!...

Mme DE SERMAIZE. — J'ai bien songé à faire le trajet en compagnie de quelqu'un de notre parti; mais, je les connais, je me serais endormie. Avec le docteur, j'étais sûre de m'exaspérer tout le temps et d'avoir, en arrivant, un joli teint un peu en colère. Je l'ai, n'est-ce pas? A mon âge, il faut profiter de tout.

Scène VI

LES MÊMES, FARDIN

FARDIN, saluant. — Monsieur le comte.

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule. — Ah! vous voilà, révolutionnaire, bonnet rouge, anarchiste.

FARDIN. — Vous êtes trop bon, monsieur le comte.

Le comte remonte.

LE CARDINAL, à Fardin. — Bonsoir, mon cher Auguste, comment vas-tu?

FARDIN. — Très bien... Et toi, Eminence?

Mme DE MONTUREUX. — Comment, Eminence, vous tutoyez...

LE CARDINAL. — Fardin, mais oui, madame. Vous voyez ici deux anciens condisciples. Nous nous sommes connus au collège d'Angers... Nous y avons été grands amis et nous sommes entrés, la même année, moi, à l'Ecole polytechnique, et lui, au séminaire.

Mme DE MONTUREUX. — Le docteur?... Au séminaire?

FARDIN, très gêné. — Oui.. oui.. Enfin... oui...

LE CARDINAL. — J'allais parfois l'y visiter. La soutane lui allait très bien. Tu te souviens?

FARDIN. — Oui... oui...

LE CARDINAL. — Et nous nous disputions un peu, car j'étais libéral, et lui pas... J'admirais beaucoup Gambetta...

LE COMTE. — En ce temps-là, mais, maintenant...

LE CARDINAL. — Ah! dame, maintenant, je l'admire bien davantage!...

LE COMTE. — Au fait, docteur, mes compliments. Il paraît que, ce matin, vous avez célébré avec éclat l'enterrement du père Gauthier, ce mangeur de prêtres, ce braconnier, ce rôdeur...

FARDIN. — Vous êtes sévère, monsieur le comte. Je vous assure que beaucoup de braves gens ont accompagné avec moi ce pauvre diable.

LE COMTE. — Je n'en crois pas un mot. Vous dites ça pour vous excuser.

FARDIN. — Vous avez tort. Je vous certifie que, derrière le convoi du père Gauthier, il y avait plusieurs personnes dignes de tous les respects... une, particulièrement.

LE COMTE. — Je vous défie bien de me la nommer!

FARDIN. — Vous avez raison, monsieur le comte. car je ne vous la nommerai certainement pas.

LE COMTE. — Parbleu!...

PRIMEROSE, qui vient d'entrer. — Papa, ne grondez pas le docteur, il dit la vérité. Il y avait, ce matin, dans le cortège du père Gauthier, quelqu'un que vous aimez bien.

LE COMTE. — Qui çà?

PRIMEROSE, se haussant sur la pointe des pieds et embrassant le comte. — Moi, papa.

LE COMTE. — Toi!

Mme DE SERMAIZE. — Oh!

Mouvement général.

PRIMEROSE. — Mais oui.

LE COMTE. — Cela passe les bornes.

FARDIN. — Je suis désolé, mademoiselle...

PRIMEROSE. — Ne le soyez pas. Je ne cache jamais ce que je fais et je ne fais jamais rien sans y avoir réfléchi. Et je ne crois pas qu'il y ait dans toute mon existence une seule action que je n'aie pas regardée en face.

LE COMTE. — Ma fille! Ma fille à un enterrement civil!

PRIMEROSE. — Justement. Je me suis dit qu'en allant y faire une petite prière, il ne serait plus tout à fait civil.

LE COMTE. — C'est inouï. Tu me fais beaucoup de peine.

PRIMEROSE. — Mais non, papa. Je vais vous expliquer, et vous n'en aurez plus du tout. Voilà: il ne vous viendrait pas à l'idée de faire l'aumône à des riches?

LE COMTE. — Evidemment!

PRIMEROSE. — Eh bien, il y a aussi des morts qui sont riches de prières, qui en ont plus que leur part. Et il y en a d'autres qui n'en ont pas du tout. C'est à ceux-là qu'il faut en donner. Moi, j'aime prier pour les gens pour lesquels personne ne prie... Voilà: je suis sûre que, maintenant, vous comprenez et que vous êtes très content.

LE COMTE, maugréant. — Mais non, mais non.

Mme DE SERMAIZE. — En tout cas, ma chère petite, tu aurais pu demander la permission à ton père.

PRIMEROSE. — J'y ai pensé. Mais je ne l'ai pas fait, pour une raison très sérieuse.

LE COMTE. — Laquelle?

PRIMEROSE. — C'est que vous me l'auriez refusée.

Elle embrasse son père et se sauve.

LE COMTE. — Ah! petite fille! petite fille!

Mme DE MONTUREUX, au cardinal. — Que dites-vous de cela, Eminence?

LE COMTE. — Oui, qu'en pensez-vous, sacrebleu?

LE CARDINAL. — Eh bien, je pense... que demain matin je dirai ma messe pour le père Gauthier.

Mme DE SERMAIZE. — Bravo! Ce que son âme va être vexée!

LE CARDINAL, à Mme de Montureux. — Me ferez-vous la grâce, madame, d'y assister?

Mme DE MONTUREUX. — Comment donc!

LE CARDINAL. — Je dis ma messe à six heures.

Mme DE MONTUREUX, pincée. — Bien, Eminence, le baron y sera. Il est, comme moi, confondu de votre bienveillance.

LE CARDIDAL. — Et un peu choqué, peut-être? Il faut me la pardonner, — je la dois à ce pays, mon pays, où je me suis tant promené. Je crois fermement que, si le Seigneur eût voulu que nous fus-

sions rigoureux, il n'aurait pas fait notre Loire si tranquille, les coteaux si modérés, l'horizon si conciliant. Eh bien, voyez-vous, madame, j'ai l'impression que les paysages, ce sont des conseils que le bon Dieu nous donne.

Mme DE MONTUREUX. — Ah!... Je n'aurais pas cru que des paysages...

LE CARDINAL. — De quel pays êtes-vous donc, chère madame?

Mme DE MONTUREUX. — Du Vexin.

LE CARDINAL. — Ah! pardon!...

LE COMTE. — Pays charmant, charmant, charmant. Allons, il faut un peu vaquer à mes devoirs de maître de maison. (Il offre le bras à Mme de Montureux.) Chère madame. (Il remonte.) Allons, venez danser, Fardin!...

FARDIN. — Oh! moi!...

LE CARDINAL. — Mais, tu sais, Robespierre dansait...

FARDIN. — Peuh! Robespierre, c'était un aristocrate.

LE CARDINAL. — Eh bien, je t'accompagne... Je vais regarder un peu ces jeunes cavaliers. (A Primerose.) Qui sait, il y a peut-être, parmi eux, celui que tu me donneras un jour pour neveu?

PRIMEROSE. — Non.

LE CARDINAL. — Hé! hé!... (Au docteur.) Allons, viens, Marat.

Il sort. Primerose va pour le suivre, Mme de Sermaize l'arrête.

Scène VII

Mme DE SERMAIZE, PRIMEROSE

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi dis-tu non?

PRIMEROSE. — Je pense non, alors je dis non!

Mme DE SERMAIZE. — Tiens, tu m'exaspères. J'admets qu'on refuse un parti, mais on ne refuse pas tout un bal!

PRIMEROSE. — Vous, marraine, vous allez me proposer un jeune homme?

Mme DE SERMAIZE. — Bien sûr, je vais te proposer un jeune homme... un jeune homme qui t'aime...

PRIMEROSE, souriant. — Vous êtes contente, hein, de parler d'amour. Vous en parlez comme le jardinier parle de ses boutures.

Mme DE SERMAIZE. — Tu m'ennuies.

PRIMEROSE. — Avouez...

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, j'avoue... J'adore parler d'amour, même à propos d'un mariage. C'est la façon la moins gaie d'en parler, mais, enfin, c'est encore une façon.

PRIMEROSE, s'asseyant d'un air résigné. — J'écoute...

Mme DE SERMAIZE. — Voilà: tu me contredis déjà.

PRIMEROSE. — Pas du tout, je m'assieds.

Mme DE SERMAIZE. — Oui, mais tu t'assieds avec mauvaise foi. Ma petite, tu es d'un entêtement décourageant! Tu as vingt-quatre ans, tu as déjà dédaigné je ne sais combien de prétendants. Il faut bien se marier, pourtant. Tout le monde se marie. Je me suis mariée.

PRIMEROSE, avec un sourire léger. — Oui...

Mme DE SERMAIZE. — Et j'ai été très heureuse. Mon mari aussi... probablement... Enfin, réponds-moi franchement: qu'est-ce que tu as contre Georges de Layrac?

PRIMEROSE. — C'est lui!... Oh! voyons... marraine...

Mme DE SERMAIZE. — C'est un parti superbe. Ton père l'aime beaucoup... Saperlotte! On n'envoie pas promener comme ça un garçon qui sort de prison. Songe à la situation mondaine que ça lui fait. Il aura toutes les femmes qu'il voudra!

PRIMEROSE. — Evidemment... mais, tout de même, non...

Mme DE SERMAIZE. — Alors, tu n'en veux pas, c'est bien décidé?

PRIMEROSE. — C'est bien décidé!

Mme DE SERMAIZE. — Viens m'embrasser!

PRIMEROSE. — Quoi?

Mme DE SERMAIZE. — Tu as joliment raison, ma petite.

PRIMEROSE. — Hein? Mais alors, pourquoi plaidiez-vous pour lui?

Mme DE SERMAIZE. — Parce qu'on me l'avait demandé, parce que je m'étais laissé embobiner, comme toujours, parce que j'avais promis. Mais, je ne t'aurais jamais pardonné de faire ce mariage-là.

PRIMEROSE. — Ah! que vous êtes gentille et que je vous aime.

Mme DE SERMAIZE. — Oui?...

PRIMEROSE. — Beaucoup... D'abord, parce que vous êtes si jeune.

Mme DE SERMAIZE. — Je le suis devenue peu à peu.

PRIMEROSE. — Et puis, parce que j'ai confiance en vous.

Mme DE SERMAIZE. — C'est vrai?

PRIMEROSE. — Ah! Au point, figurez-vous, que je vais vous envoyer du monde.

Mme DE SERMAIZE. — Qui ça?

PRIMEROSE, après une hésitation. — Juliette Bardane, que j'ai rencontrée hier. Elle a besoin d'un conseil. Alors, naturellement... j'ai pensé à vous!...

Mme DE SERMAIZE. — Moi, donner des conseils! Ah! non! Jamais de la vie... On n'aurait qu'à les suivre...

PRIMEROSE. — Ecoutez...

Mme DE SERMAIZE. — Non... pas de conseils, j'aime mieux m'en aller...

PRIMEROSE. — Je vous assure...

Elle remonte.

Mme DE SERMAIZE. — Non!...

Elle remonte.

PRIMEROSE. — Mais c'est pour une histoire d'amour.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! c'est pour une histoire d'amour. (Elle redescend.) Raconte?...

PRIMEROSE. — Ça vous intéresse, à présent.

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, oui, là... oui.

PRIMEROSE. — Voilà... Oh! c'est un cas assez délicat... Juliette aime quelqu'un.

Mme DE SERMAIZE. — Elle a raison! Et lui, l'aime-t-il?

PRIMEROSE. — Elle le croit.

Mme DE SERMAIZE. — Mais ça devient charmant... Et quel genre d'homme est-ce?... Depuis quand ça dure-t-il?... Où se sont-ils rencontrés?... Où en sont-ils? Qu'est-ce qu'ils se disent?

PRIMEROSE. — Eh bien, justement, voilà, c'est qu'ils ne se disent rien!

Mme DE SERMAIZE. — Mon Dieu, ça peut suffire... s'ils sont très bien doués...

PRIMEROSE. — Ah! ils ne sont pas bêtes... Seulement, il y a entre eux certains obstacles, certains scrupules. Elle est beaucoup plus jeune que lui. Peut-être ont-ils un peu peur l'un de l'autre.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi?

PRIMEROSE. — Parce que tous les deux, cela j'en suis sûre, pensent que le bonheur est une chose très grave.

Mme DE SERMAIZE. — Enfin, ils flirtent.

PRIMEROSE. — Ils ne savent pas.

Mme DE SERMAIZE. — Les pauvres enfants! Ça ne peut pas durer comme ça! Ils perdent un temps dont ils n'ont pas idée... Ils n'en connaissent pas le prix. Moi, je le connais. A mon âge, vois-tu, on parle du temps comme les gens ruinés parlent de la richesse. Pourquoi ce monsieur ne se décide-t-il pas à parler?

PRIMEROSE. — Peut-être par délicatesse... c'est un très honnête homme... vous savez...

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, alors, puisque c'est un si honnête homme que ça, que la petite ait un peu de hardiesse, sapristi, un peu de franchise sur l'obstacle... qu'elle aille trouver ce muet et qu'elle lui dise, en baissant les yeux: « Vous êtes un imbécile, et je vous aime! »

PRIMEROSE. — Elle n'osera jamais!

Mme DE SERMAIZE. — Quelle génération!

PRIMEROSE. — Alors, elle a eu une dée...

Mme DE SERMAIZE. — Laquelle?

PRIMEROSE. — Lui écrire... Vous allez peut-être trouver que c'est mal?

Mme DE SERMAIZE. — Mais pas du tout. D'abord, vois-tu, en amour, il y a très peu de choses mal. Ce qui est mal, c'est de ne pas s'aimer.

PRIMEROSE. — Alors, vous ne la blâmez pas?

Mme DE SERMAIZE. — Moi?... C'est ce que j'aurais fait à sa place.

PRIMEROSE. — Ah! tant mieux, tant mieux, je suis bien contente.

Mme DE SERMAIZE. — Alors, elle a écrit?...

PRIMEROSE. — Oui.

Mme DE SERMAIZE. — Mais à qui? Voyons, tu peux bien me dire à qui?...

PRIMEROSE. — A Pierre de Lancrey.

Mme DE SERMAIZE. — A Pierre? Sais-tu qu'elle a du goût, cette petite mâtine. Pierre, ah! c'est un homme, c'est même un monsieur. Et qu'est-ce qu'il a répondu?

PRIMEROSE. — Il n'a pas pu répondre encore.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi?

PRIMEROSE. — Il n'a reçu la lettre que ce matin. Ils avaient fait ensemble une belle promenade, au chemin de Vallières. Ils se sont quittés au coin de la grande haie. Comme il lui tendait la main, elle y a posé le petit billet que depuis une heure elle tenait serré dans la sienne. Elle lui a refermé les doigts. Il a eu l'air étonné. Alors, elle lui a dit: « Voilà. Je vais partir. Je vais m'en aller en chantant. Promettez-moi de ne lire cela que lorsque vous n'entendrez plus ma voix. » Il a promis... Et je suis partie en chantant.

Mme DE SERMAIZE. — Comment, tu es partie en chantant?

PRIMEROSE. — Eh bien, oui... c'est moi, c'est mon histoire!

Mme DE SERMAIZE, se levant brusquement. — Oh! mais c'est insensé, c'est d'une inconséquence!

PRIMEROSE. — Mais vous disiez tout à l'heure...

Mme DE SERMAIZE. — Tout à l'heure, il ne s'agissait pas de toi! Je n'ai pas qu'une opinion, moi! Je ne suis pas une maniaque... Comment as-tu fait cela?

PRIMEROSE. — Je l'aime.

Mme DE SERMAIZE. — Tu aurais dû songer...

PRIMEROSE. — Je l'aime.

Mme DE SERMAIZE. — Mais, qu'est-ce que tu as mis dans cette lettre?

PRIMEROSE. — Je vous aime.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! tu m'en diras tant!... Et puis, cette haie... cette chanson, c'est charmant!... Tu as bien des excuses... Tiens! Tu as très bien fait, viens m'embrasser. Et je ne me doutais de rien... Et tu ne m'avais rien dit. Jamais!

PRIMEROSE. — Non.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi?

PRIMEROSE. — Parce que c'est un trop grand amour.

Mme DE SERMAIZE. — Comme tu en es fière!

PRIMEROSE. — Ça, oui! Marraine, il faut me pardonner. Souvent, j'ai voulu vous parler, mais j'aimais tant mon amour que je... oui, que je ne pouvais pas me décider à le confier à des mots... Je l'ai caché même à vous... Je l'ai caché même à lui... Je me taisais... Je me taisais avec une espèce d'orgueil. Je vivais avec mon secret. Je lui parlais sans cesse. Je l'admirais... Je me disais: « C'est mon secret », et je le serrais contre mon cœur.

Mme DE SERMAIZE. — Je n'en reviens pas... Comment, c'est toi qui...

PRIMEROSE. — Oui, je sais bien que je vous étonne... Mais, moi... je n'aime pas comme je vois que les autres gens s'aiment.

Mme DE SERMAIZE. — En voilà encore une qui croit avoir inventé l'amour!

PRIMEROSE. — Voyez-vous, j'aime Pierre comme si je n'avais que lui au monde, comme si j'étais abandonnée... sans parents... sans rien... Je l'aime comme une pauvre... Et c'est vrai, vous savez, sans cet amour-là, je serais si pauvre... si pauvre... Ah! marraine, marraine, vous ne pouvez pas savoir...

Mme DE SERMAIZE, doucement. — Si... si... je sais, je sais... Et, dis-moi, depuis quand l'aimes-tu?

PRIMEROSE. — Je ne sais pas... Nous nous connaissons depuis si longtemps, on était très amis... et puis, peu à peu, ça a changé... D'abord, j'en étais presque triste... c'est gênant, l'amitié, quand ça devient de l'amour.

Mme DE SERMAIZE. — Oui... c'est un peu comme si on se brouillait. Et lui... es-tu sûre qu'il t'aime autant?

PRIMEROSE. — Oh! lui... je vais vous dire... il m'aime autant ou bien il ne m'aime pas du tout... Mais je crois qu'il m'aime... autant... Il se plaît avec moi... Nous parlons beaucoup... Les sujets, ça ne fait rien, n'est-ce pas. Ce n'est que pour nous parler... Très souvent, nous nous accordons avec violence sur des choses qui n'en valent pas la peine... Ça, je crois que ça n'est pas mauvais... Et puis, j'ai remarqué la façon dont il me regarde quand il croit que je ne le regarde pas. Et puis, tenez, une fois...

Mme DE SERMAIZE. — Une fois?

PRIMEROSE. — Une fois que nous nous promenions à cheval, une branche a défait mes cheveux. Ils sont tombés sur mes épaules. Il a voulu m'aider à les relever, j'ai senti que ses mains tremblaient... et tout d'un coup sa voix est devenue presque rude... Ça, je crois que c'est assez bon aussi?...

Mme DE SERMAIZE. — Ça, c'est excellent!...

PRIMEROSE. — Mais, tout de même, si je me trompais? Ah! marraine, j'ai peur... que j'ai peur...

Mme DE SERMAIZE. — Ma chérie, ma petite chérie! Aie confiance... Moi, j'ai confiance... Il t'aime! Il t'aime! Je suis sûre qu'il t'aime. D'abord, on me l'a dit...

PRIMEROSE. — Comment!

Mme DE SERMAIZE. — Et ceux qui me l'ont dit ne peuvent pas se tromper. Ils n'ont jamais menti.

PRIMEROSE. — Qui est-ce?

Mme DE SERMAIZE, l'embrassant. — Tes yeux...

PRIMEROSE. — Marraine !... Il va venir tout à l'heure, vous savez?

Mme DE SERMAIZE. — Mais il ne pourra pas te parler, te répondre ici au milieu de tout ce monde.

PRIMEROSE. — Oh! à quoi bon, au premier mot qu'il me dira, rien qu'au son de sa voix, je saurai...

Scène VIII

LES MÊMES, MONTUREUX, Mme JEANVRY, Mme DE MONTUREUX, Mme DE CHAMPVERNIER, LE COMTE, puis LE DOCTEUR FARDIN, puis HUBERT.

Mme Jeanvry entre avec M. de Montureux.

M. DE MONTUREUX, avec volubilité. — Venez donc, madame, nous serons à merveille ici pour causer. C'est le coin rêvé.

Mme DE SERMAIZE, surprise. — Oh!

M. DE MONTUREUX. — D'ailleurs, vous l'avez choisi, comtesse.

Mme DE SERMAIZE. — Mais vous parlez! Mais il parle!

M. DE MONTUREUX. — Comment?... Mais j'adore parler, causer, bavarder, conter une anecdote, et il m'est souvent arrivé de trouver un bon mot... Tenez, l'hiver dernier, j'ai...

Il aperçoit Mme de Montureux, qui vient d'entrer, et, aussitôt, s'interrompt.

Mme DE MONTUREUX, arrivant. — Que faites-vous là, Albéric?

M. DE MONTUREUX. — Moi?... Mais... je... je... rien... (Il va se remettre à côté d'elle.)

Mme DE MONTUREUX, à son mari. — Vous quittez le grand salon à l'instant où Mme Starini se fait entendre.

Mme DE SERMAIZE. — Ah!... je comprends!

Mme DE MONTUREUX. — Vous auriez dû rester.

Elle s'assied. Mme de Champvernier entre par la porte de gauche. Chaque fois que cette porte s'ouvre, on entend une voix de contralto implacable qui chante: « *Aime-moi... Aime-moi...* »

Mme DE CHAMPVERNIER, entrant. — Oh! mes enfants! Elle est déchaînée, on ne l'arrêtera pas!

Elle s'assied.

Mme DE SERMAIZE. — Ça doit être terrible!

FARDIN, entrant. — Oh! vous ne vous en faites pas une idée!

LE COMTE. — Ventre-saint-gris, vous n'êtes pas gentils! Cette excellente Mme Starini s'attable au piano, et tout le monde file. Il faudrait vraiment retourner là-bas! (Il s'assied.)

FARDIN, s'asseyant à son tour. — Certainement!

Hubert entre et laisse la porte ouverte. On entend le chant qui continue: « *Aime-moi... aime-moi... Sinon, prends garde à toi.* »

HUBERT, entrant. — Voyons, papa, voyons, c'est pas sérieux.

LE COMTE, à mi-voix. — Quoi, quoi?

Mme DE SERMAIZE, puis tout le monde. — La porte! La porte!

HUBERT, fermant la porte. — C'est effrayant pour cette pauvre femme. Elle n'a plus comme auditoire qu'un lot de douairières et le cardinal qu'elle a coincé dans un grand fauteuil. Et c'est à lui qu'elle s'adresse en hurlant: « *Aime-moi, aime-moi, ou sans ça prends garde à toi.* » Je vous assure que c'est indécent.

Il s'assied.

Mme JEANVRY. — Vous n'êtes pas musicien, monsieur?

HUBERT. — Mais si, madame... vous voyez bien.

Mme CHAMPVERNIER. — Elle a peut-être fini.

Elle va entr'ouvrir la porte. On entend la voix de la chanteuse.

CONVERSATION GÉNÉRALE, où l'on comprend:

— Elle ne fait pas de tournées?

— Elle ne prend pas de vacances?

— Elle n'est jamais fatiguée?

— C'est un fléau pour le pays!

Pierre entre.

HUBERT. — Tiens, Lancrey.

Trois groupes se sont formés, l'un composé d'Hubert, de Mme Jeanvry et de Mme de Champvernier, l'autre du comte et des Montureux, le troisième du docteur et de Mme de Sermaize. Primerose, qui, pendant cette dernière scène, est remontée et regarde au dehors par la grande porte-fenêtre, redescend et va à Mme de Sermaize que le docteur vient de quitter.

PRIMEROSE, à Mme de Sermaize, bas. — C'est lui!

Scène IX

LES MÊMES, PIERRE DE LANCREY, puis SAMUEL DAVID

LE COMTE. — Bonsoir, Pierre!

PIERRE. — Comment allez-vous, cher monsieur?

LE COMTE. — Merci. Pas mal.

PIERRE. — Mesdames...

Mme DE CHAMPVERNIER. — Bonsoir, vous... Je croyais que vous ne viendriez plus... Je ne vous l'aurais pas pardonné, vous savez.

PIERRE. — Oh! madame...

Mme DE CHAMPVERNIER. — Mais qu'est-ce que vous avez, ce soir? Vous avez l'air effaré d'un homme heureux.

PIERRE. — Pourquoi pas? Je n'ai jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui.

Mme DE CHAMPVERNIER. — Mes compliments!

Mme JEANVRY, à Hubert. — Regardez Madeleine, elle ne perd pas son temps.

Pierre traverse et va à Mme de Sermaize. La conversation continue. Les Montureux, le docteur et le comte causent au fond.

PIERRE, baise la main de Mme de Sermaize, puis va à Primerose, et d'une voix qui tremble un peu. — Bonsoir, Primerose.

PRIMEROSE, très émue. — Bonsoir, Pierre.

PIERRE. — Vous allez bien?

PRIMEROSE. — Oui...

PIERRE. — Vous n'avez pas été fatiguée de notre grande promenade?

PRIMEROSE. — Oh! non!

PIERRE, lentement. — Comme il faisait beau temps...

PRIMEROSE, lentement. — Oui...

PIERRE. — Comme il faisait beau temps...

LE COMTE, appelant. — Pierre!

PIERRE. — Mon cher ami?

Il se retourne vers le comte.

PRIMEROSE, allant à Mme de Sermaize. — Il m'aime!

Mme DE SERMAIZE. — Parbleu!

Elle s'éloigne un peu. Le groupe des autres personnages descend.

LE COMTE, à Pierre. — Ces dames refusent de croire que, pendant que vous étiez au Texas, vous fréquentiez des cannibales.

PIERRE. — Mais certes, mesdames. J'ai même chassé avec un brave garçon, très doux, qui avait mangé son père et son grand-père.

Mme JEANVRY et LES AUTRES DAMES. — Oh!

PIERRE. — Il n'avait d'ailleurs consommé sa famille que par scrupule religieux, afin de faire entrer en lui, suivant le rite, l'esprit de ses ancêtres.

HUBERT. — En somme, ce Peau-Rouge était un traditionaliste comme moi.

LE COMTE. — Hé là! Hé là!

Mme DE MONTUREUX. — Quelle horreur! Ce sont des monstres!

PIERRE. — Mais non, madame, je vous assure. Ainsi, ils mangent leur prochain, mais ils n'en disent jamais de mal. Et puis, ils ont vraiment une admirable trempe morale... Ils acceptent la destinée, même mauvaise, avec une fermeté qui est un grand exemple et que je leur envie.

Mme DE CHAMPVERNIER. — Ne leur enviez rien! Vous êtes à l'abri de toutes les faiblesses.

Mme JEANVRY. — C'est admirable!

Mme DE CHAMPVERNIER. — Et un peu agaçant!

PIERRE. — Oh!

Mme DE CHAMPVERNIER. — Si, si!

Samuel David vient de rentrer du fond. Le comte l'aperçoit.

LE COMTE. — Comment, vous voilà, Samuel, mais je vous avais vu filer en auto?

SAMUEL DAVID. — En effet, monsieur le comte, excusez-moi, mais, en arrivant, j'ai trouvé, chez moi, à Angers, une dépêche très urgente qui intéresse M. de Lancrey, Je le savais ici, et j'ai cru devoir revenir la lui apporter moi-même.

LE COMTE. — Nous vous le cédons.

Il va vers le groupe de gauche.

PIERRE, au comte. — Excusez-moi, mon cher comte. (A Samuel.) Qu'y a-t-il?

SAMUEL DAVID, à mi-voix. — Eh bien, c'est très sérieux.

Samuel l'entraine au fond, en lui parlant à voix basse et avec émotion. Le comte s'est rapproché du groupe des deux dames que Primerose a rejoint. Les Montureux et Mme de Sermaize forment un autre groupe.

LE COMTE. — Vous restez souper, docteur?

PRIMEROSE. — Oui, oui, bien sûr.

FARDIN. — Y pensez-vous, mademoiselle. Je dois être demain au dispensaire à sept heures.

PRIMEROSE. — J'y serai bien, moi.

LE COMTE. — Tu es folle! Tu n'iras pas demain au dispensaire.

PRIMEROSE, nettement. — Oh! ça, papa!

LE COMTE. — Croiriez-vous que, deux fois par semaine, qu'il vente ou qu'il neige, cette petite fait, dès l'aube, six kilomètres pour aller soigner les enfants au dispensaire des petites sœurs de Sainte-Claire.

PRIMEROSE. — Taisez-vous, papa, je vous en prie, vous savez que j'ai horreur que vous parliez de cela.

LE COMTE. — Quoi! Est-ce que tu rougis de ta robe d'infirmière?

PRIMEROSE. — Je rougirais plutôt de celle-ci.

Mme DE SERMAIZE. — La vérité, c'est que tu peux être fière de toutes les deux.

Mme JEANVRY. — Celle-là est charmante. Qui l'a faite?

Samuel David a quitté Pierre et sort. Pierre redescend.

LE COMTE. — Eh bien, Pierre? Rien d'ennuyeux, j'espère?

PIERRE. — Non, non, ce n'est rien.

La vicomtesse entre.

LA VICOMTESSE. — A quelle heure faudra-t-il commencer le cotillon, mon père?

LE COMTE. — Eh bien, dans une demi-heure.

LA VICOMTESSE. — Tiens! Bonsoir, Pierre.

PIERRE. — Chère amie!

Il lui baise la main. Hubert est allé ouvrir la porte et a écouté. On entend une valse.

Mme DE SERMAIZE. — Elle ne chante plus. Nous allons pouvoir reparaître.

Elle se lève. La musique continue au dehors. Pendant les répliques qui suivent, tous les personnages remontent lentement en causant, et, peu à peu, sortent par le fond, sauf Primerose qui s'attarde. Pendant ce mouvement, Pierre a été au docteur et l'amène à l'avant-scène.

PIERRE. — Dites-moi, mon cher docteur. J'ai vu ce garde que vous m'avez envoyé. (Changeant de ton et à mi-voix.) Ecoutez-moi... je peux compter sur votre amitié?...

FARDIN. — Certes! Qu'y a-t-il?

PIERRE. — C'est grave. On nous regarde.

FARDIN. — Mais dites, dites.

PIERRE. — Eh bien, en deux mots: Tous les fonds provenant de la vente de mes usines étaient déposés à la banque Kléring, de New-York.

FARDIN. — Oui.

PIERRE. — Elle a sauté ce matin.

FARDIN. — Qu'est-ce que vous me dites?

PIERRE. — La vérité. Samuel David vient de me l'apprendre.

LA VICOMTESSE, venant à eux. — J'espère que vous allez danser, Pierre?

PIERRE. — Je crois bien!

Elle remonte.

FARDIN. — Alors?

PIERRE. — Alors, je n'ai plus rien. Je suis ruiné.

FARDIN. — Ruiné! Mais alors, qu'allez-vous faire?

PIERRE. — Je partirai sans doute demain. J'ai besoin de vous pour certaines choses... Attendez-moi sur la terrasse, nous partirons ensemble.

FARDIN. — Bien... Ah!... Je suis bouleversé!

PIERRE. — Pas un mot, n'est-ce pas? (Mme Jeanvry s'approche.) Oh! chère madame, toutes mes excuses, je n'ai pas répondu encore à votre aimable invitation pour mardi.

Mme JEANVRY. — Vous viendrez?

PIERRE. — Hélas! je crains d'être obligé de m'absenter.

Mme JEANVRY. — C'est désolant. Enfin, vous me revaudrez cela. (Pierre s'incline. Elle va à Primerose.) Vous ne m'en voudrez pas. Je me sauve à l'anglaise.

PRIMEROSE. — Je vais vous faire donner votre manteau, je vous accompagne.

Elles remontent et sortent à droite au fond.

Scène X

FARDIN, PIERRE

FARDIN. — Ah! mon pauvre Pierre, quelle catastrophe... toute votre fortune...

PIERRE. — Si je ne perdais que cela!

FARDIN. — Comment?

PIERRE. — Oui... Oh! mon vieil ami, je peux bien tout vous dire... C'est ma vie entière qui vient de se briser.

FARDIN. — Pourquoi?

PIERRE. — J'aime passionnément Primerose.

FARDIN. — Et elle vous aime?

PIERRE. — Peut-être...

FARDIN. — Eh bien! Croyez-vous donc que ce malheur l'éloignera de vous? La connaissez-vous si peu?

PIERRE. — Voyons, Fardin... Elle a cent mille livres de rente, et je n'ai plus rien... Plus un mot de ça, je vous en prie.

FARDIN. — Allons donc! Je suis tranquille. C'est un petit cœur si généreux, si vaillant... Vous ne la détacherez pas de vous.

PIERRE. — Il faudra bien.

FARDIN. — Je vous en défie. Par quel moyen?

PIERRE. — Il n'y en a qu'un... Ah! je vous jure qu'il va me falloir du courage... mais je n'ai pas le choix. (Il aperçoit Primerose.) Eh bien, attendez-moi, nous partirons ensemble.

FARDIN. — Je suis à vos ordres.

Primerose redescend et va vers le salon.

Scène XI

LES MÊMES, PRIMEROSE

PRIMEROSE. — Ah! voilà deux messieurs qui n'aiment pas le monde.

FARDIN. — A tout à l'heure.

Il sort au fond.

Scène XII

PIERRE, PRIMEROSE

PIERRE. — Primerose!

PRIMEROSE. — Pierre...

PIERRE. — Voulez-vous que nous causions un peu?

PRIMEROSE. — Oui...

PIERRE. — Que nous causions comme deux grands amis?

PRIMEROSE, avec inquiétude. — Oui.

PIERRE. — Pardonnez-moi, si je m'exprime mal... mais je suis si profondément ému.

PRIMEROSE. — Moi aussi.

PIERRE. — Voilà: Ma petite amie, ma chère petite amie, lorsque, ce matin, nous nous sommes séparés... au tournant de la haie... lorsque je n'ai plus entendu votre voix qui s'en allait, j'ai ouvert la main comme vous me l'aviez dit. J'ai lu votre petit billet. Vous n'imaginez pas à quel point j'ai pu être bouleversé... Vous m'aimiez... et vous aviez cette audace... cette candide audace de me l'écrire. Voyez-vous, Primerose, la douceur de cet instant a été si grande que je la retrouverai toujours en y pensant... et je suis sûr de ceci: Quand la vie me sera méchante et dure — ça lui arrivera, je la connais — je me dirai que je lui dois tout de même ce souvenir-là... et je lui pardonnerai de tout mon cœur.

PRIMEROSE. — Pierre, pourquoi me répondez-vous si longuement?

PIERRE. — Primerose, je vous réponds comme je dois... J'ai pour vous une affection, une tendresse infinie... Jamais je n'avais rien ressenti de tel avant de vous trouver... c'est dans cette affection-là que je cherche la force qu'il me faut — et il m'en faut — pour vous dire: je ne peux pas être votre mari.

PRIMEROSE. — Pourquoi?

PIERRE. — Mais parce que je ne suis pas digne de ce bonheur merveilleux... parce que ma vie n'est pas faite pour l'accueillir... parce que mon existence d'aventurier n'est pas finie... parce que je puis être obligé à des absences subites... à des voyages lointains... Et, tenez, pourquoi vous le cacher... ces nouvelles qu'on vient de m'apporter m'obligent à partir...

PRIMEROSE. — Quand?

PIERRE. — Demain.

PRIMEROSE. — Pour où?

PIERRE. — Pour l'Amérique.

PRIMEROSE. — Eh bien, partez... Pierre... je vous attendrai.

PIERRE. — Vous m'attendriez peut-être trop longtemps.

PRIMEROSE. — J'ai toute ma vie pour cela.

PIERRE. — Mais moi je ne veux pas que vous abîmiez cette existence-là à cause de moi. Je veillerai sur elle. Elle peut être si joyeuse, si bonne, si belle...

PRIMEROSE. — Oui... Si vous voulez bien que je vous la donne... Sans vous, elle ne sera rien.

PIERRE. — Je vous en supplie, Primerose... ne me dites pas cela... Vous le croyez peut-être en ce moment.

PRIMEROSE. — J'en suis sûre.

PIERRE. — Vous m'oublierez...

PRIMEROSE. — Je ne sais pas oublier.

PIERRE. — Ça s'apprend, à votre âge on le peut. C'est au mien qu'il est trop tard.

PRIMEROSE. — Vous me jugez mal, Pierre. Je ne suis pas de celles qui changent... Tenez, lorsque j'entends, dans une de ces conversations comme j'en ai trop entendu, un homme ou une femme de notre monde dire: « J'ai aimé », je ne comprends pas ce que cela signifie. Comment peut-on avoir aimé et ne plus aimer?... Moi, je vous aime. Je ne l'ai dit qu'à vous et je jure que je ne le dirai jamais à aucun autre... Alors, vous voyez, c'est très grave... c'est très profond... et si pénible que ce soit pour vous, si déchirant que ce soit pour moi... si vous ne m'aimez pas, Pierre, c'est votre devoir de me le dire... Il faut que vous me répondiez.

PIERRE. — Eh bien... puisqu'il le faut... puisqu'il faut aller jusque-là... (Avec une tendresse qu'il ne peut cacher.) je ne vous aime pas.

PRIMEROSE. — Pierre... Pierre...

PIERRE. — Je ne peux pas vous aimer... J'ai les tempes grises... Je suis votre grand frère... J'ai toujours vécu en solitaire, âprement, durement. Je suis égoïste et brutal... Le bonheur se détourne de moi... Seulement, il y a une chose que je veux que vous sachiez bien, c'est la dernière que je vous dirai: S'il m'avait été permis d'aimer une femme au monde, ç'aurait été vous, et, alors, comme je vous aurais aimée! comme je me serais laissé ravir par votre jeunesse, par votre fraîcheur, par votre lumière... Et

j'aurais été heureux... heureux!... mais... à quoi bon... c'est impossible, puisque je ne vous aime pas.

PRIMEROSE. — Je vous remercie, Pierre, de votre franchise... Elle est digne de nous... Nous n'avons plus rien à nous dire...

PIERRE. — Non.

PRIMEROSE. — Nous ne nous reverrons plus.

PIERRE, d'une voix brisée. — Nous ne nous reverrons plus.

PRIMEROSE. — Adieu.

Pierre sort lentement sans qu'elle tourne la tête. Elle tombe dans le fauteuil sur lequel elle s'apuyait et éclate en sanglots.

Scène XIII

LE CARDINAL, PRIMEROSE

LE CARDINAL, entrant de gauche sans la voir. — Tiens, tu es là... Primerose... Tu te reposes, je viens en faire autant... Tout ce monde qui tourbillonne... (Primerose ne répond pas.) Qu'est-ce que tu as?

RRIMEROSE, dissimulant son visage. — Rien.

LE CARDINAL. — Mais si, tu as l'air bouleversée...

PRIMEROSE. — Non... non, ce n'est rien.

LE CARDINAL. — Qu'est-il arrivé... dis-moi.

PRIMEROSE, la gorge serrée. — Je ne peux pas...

LE CARDINAL. — Voyons, tu as les mains glacées... parle... parle...

PRIMEROSE. — Oui... plus tard, plus tard.

LE CARDINAL. — Mais non, tout de suite... je veux savoir?

PRIMEROSE. — Oui, oui... laissez-moi un instant, que je me reprenne un peu, voilà, voilà...

LE CARDINAL. — Eh bien...

PRIMEROSE. — Eh bien... mon oncle... c'est très important... c'est très grave... et très difficile à vous dire, parce que... voyez-vous, ce sont des choses que je n'aurais pu dire à maman, si je l'avais... Elle n'est plus là... alors...

LE CARDINAL, très doucement. — Alors, il faut me les dire à moi.

PRIMEROSE. — Oui... c'est ça... à vous... à vous... seulement, mon oncle... il faut m'écouter.. avec tout votre cœur... et puis ne pas sourire... ne pas douter, parce que, voyez-vous... je me suis décidée à une chose, mais ce n'est pas par coup de tête... Oh! non! J'ai pensé souvent que, si un jour j'avais trop de peine, je ferais cela, et, aujourd'hui, j'ai trop de peine... j'y ai réfléchi, depuis très longtemps... même quand j'étais contente et gaie. Alors, vous comprenez, c'est bien arrêté... je suis sûre de moi, et je ne regrette rien... Mon oncle, je veux entrer au couvent.

LE CARDINAL. — Toi!

PRIMEROSE. — Je veux être religieuse.

LE CARDINAL. — Mon enfant, que dis-tu là, mais c'est une folie!

PRIMEROSE. — Non! Oh! je comprends que vous soyez surpris. C'est gênant, n'est-ce pas, je vous dis cela en robe de bal, les bras nus, avec des fleurs dans les cheveux, à côté de tout ce bruit, de tout ce monde, mais mon cœur est tout seul... et si résolu.

LE CARDINAL. — Apaise-toi, ma chère petite. Tu parles dans la fièvre.

PRIMEROSE. — Non, je suis calme, maintenant.

LE CARDINAL. — Ecoute-moi... nous allons causer là, tous les deux, très affectueusement. Tu vois, je ne te réponds pas comme j'aurais fait à tout autre. Je te sais incapable d'un enfantillage qui serait irrespectueux. Tu n'aurais pas prononcé de pareils mots sans une sincérité profonde, j'en suis sûr. Mais avoue, mon enfant, que la brusquerie d'un tel projet est déconcertante. Reprends-toi, nous reparlerons de cela dans quelque temps, je te le promets.

PRIMEROSE. — Non, non, mon oncle, je vous en supplie, croyez-moi, croyez-moi tout de suite. Je ne me suis pas exaltée dans la prière. Je ne me trompe pas sur moi-même; je ne me trompe pas sur ma route. Laissez-moi la suivre, donnez-moi la main... Aidez-moi.

LE CARDINAL, lui prenant la tête dans ses mains. — Mon devoir est de t'éclairer. C'est une grande chose, mon enfant, qu'une vocation... c'est la plus grande chose qui soit au monde... une vocation, c'est Dieu qui vous appelle.

PRIMEROSE. — C'est aussi Dieu qui vous accueille.

LE CARDINAL. — On a donc fait tant de mal à ma petite fille?

PRIMEROSE, baissant la tête. — Oui.

LE CARDINAL. — Tu es bien malheureuse?

PRIMEROSE. — Oui.

LE CARDINAL. — Et, tout à l'heure, tu chantais. L'orage vient vite... Les méchants sont partout.

PRIMEROSE. — Oh! ce n'est pas un méchant.

LE CARDINAL. — Alors, c'est plus grave.

PRIMEROSE. — Mais...

LE CARDINAL. — Ne me dis rien... ne remue pas ta douleur. Ce n'est pas la peine... A nous autres, vois-tu, les chagrins disent leurs secrets d'eux-mêmes... Le tien vient de me parler... il avait la voix d'un chagrin d'amour.

PRIMEROSE. — D'un chagrin que rien n'effacera jamais.

LE CARDINAL. — Qui te dit, pourtant, que tu ne te consoleras pas? (Primerose fait non de la tête.) Mais si. Il ne faut pas s'abandonner ainsi, aller tout de suite à l'extrême. Est-ce raisonnable de renoncer, en un moment, à une existence telle que la tienne, à un monde où tu as vécu et où tu as été jusqu'ici très heureuse.

PRIMEROSE. — Vous croyez! Oui. C'est bien naturel. Ah! si vous saviez combien j'y ai été froissée, blessée, dans ce monde-là, combien j'y ai souffert.

LE CARDINAL. — Que me dis-tu?

PRIMEROSE. — Ce que je n'ai jamais dit à personne. A qui me serais-je confiée? J'ai toujours été toute seule, moi... Je n'ai pas eu, auprès de moi, d'affection attentive, d'affection de tous les jours. J'ai été élevée par des institutrices, choisies au hasard d'une recommandation, dans un dîner en ville. Et, alors, Dieu sait! Oh! d'ailleurs, quand le château était plein de nos amis... de nos parents... je n'étais pas mieux défendue... allez... Oh! non. On se cachait de moi, mais si peu... Enfin, mon oncle... il m'est arrivé cette chose si triste... si douloureuse: j'ai vu le mal avant de savoir qu'il existait. On croit faire attention à une jeune fille! On est sévère pour ses lectures. On ferme ses livres, mais on oublie de fermer les portes. Ah! si vous saviez tout ce que j'ai surpris sans le vouloir et que j'ai honte d'avoir surpris, les regards, les paroles, les mots chuchotés, les pas, la nuit, dans les corridors, les femmes qu'on se vole et qui ne demandent qu'à être volées. Ah! Voyez-vous, il faut qu'une jeune fille soit ignorante ou écœurée, et moi, je ne suis pas ignorante.

LE CARDINAL. — Calme-toi, mon enfant, tu me bouleverses.

PRIMEROSE. — Si j'avais eu maman, elle m'aurait expliqué peu à peu, elle m'aurait caché la vie comme avec des ailes. Mais je ne l'avais pas... alors, j'ai souffert... j'ai souffert. Enfin, un jour, j'ai trouvé un refuge, un être bon, un être fort... et je me suis crue sauvée... Et voilà qu'il m'échappe... qu'il est parti. Et je vais retomber parmi ces gens-là... et il va falloir continuer à les mépriser ou finir par leur ressembler. Oh! non, je ne veux pas... Je ne veux pas... Je ne veux pas...

LE CARDINAL. — Comment aurais-je pu me douter que j'avais auprès de moi une âme si profondément blessée, ma pauvre petite... Je viens de découvrir en toi un être si différent de celui que je voyais hier.

PRIMEROSE. — Allez, mon oncle, il ne me reste plus qu'un asile.

LE CARDINAL. — Oui, peut-être.

PRIMEROSE. — Je le connais, c'est le petit couvent de Sainte-Claire. Voilà trois ans que j'y vais, que j'essaie de soigner les enfants. Ils m'aiment bien. La paix y est partout. Il y a une petite chapelle toute blanche, il y a un jardin, avec de grands glaïeuls pour l'autel. Il y a de longs couloirs frais. Les petites sœurs y glissent vite... vite... quelquefois, on entend leur rire sans entendre leurs pas... Elles vont de leurs malades à leurs fleurs. Elles sont contentes. Mon oncle, je voudrais être contente aussi. Je l'ai mérité, je vous l'assure.

Elle tombe à ses pieds.

LE CARDINAL. — Mon enfant, tu m'as dit des paroles si cruelles, et puis, tu m'en as dit d'autres si apaisées, que je ne puis t'empêcher de t'éloigner de cette amertume pour aller vers cette douceur.

PRIMEROSE. — Merci. Et tenez, rien que de vous avoir confié tout cela, je me sens tout autre. Je me sens déjà comme protégée... Je n'ai presque plus mal. Merci.

LE CARDINAL. — Je t'aiderai, oui, si tu persévères dans ta résolution, je t'aiderai.

PRIMEROSE. — Vous voyez bien que j'étais raisonnable et que ce n'était pas une folie.

LE CARDINAL. — Qui sait? Enfin, quand on fait une folie, c'est encore avec le bon Dieu qu'il vaut mieux la faire. Avec lui, ça s'arrange toujours.

Il l'embrasse sur le front. La porte de gauche s'ouvre. Layrac parait. On entend une valse.

Scène XIV

LES MÊMES, LAYRAC

LAYRAC. — Mademoiselle. Oh! pardon... Eminence.

PRIMEROSE. — Quoi...

LAYRAC. — Je viens vous rappeler votre promesse...

PRIMEROSE. — Ma promesse?

LAYRAC. — Oui, de danser avec moi à minuit... Il est minuit.

PRIMEROSE, très gênée, et avec un regard vers le cardinal. — Mais... je...

LE CARDINAL, doucement. — Tu as promis, il faut y aller... va... va...

LAYRAC. — Je suis très fier, mademoiselle, d'avoir obtenu votre première valse.

PRIMEROSE, à mi-voix, au cardinal. — La dernière.

Ils remontent.

RIDEAU

Le Cardinal : « *Quand on fait une folie, c'est encore avec le bon Dieu qu'il vaut mieux la faire...* »

Primerose. Mme de Sermaize. Donatienne. Le cardinal.

SCÈNE IX. — Le cardinal « *Je suis charmé de vous connaître, ma chère fille...* »

ACTE II

Au château de Plélan. Un salon-boudoir très clair, élégant, mais simple, tendu en perse, et qui a été autrefois le salon de Primerose. Au mur, des gravures anciennes. Au fond, une grande porte-fenêtre donnant de plain-pied sur le jardin que septembre achève d'épanouir. A droite et à gauche, en pan coupé, à travers deux glaces, on aperçoit encore le jardin. La forme du décor doit donner l'impression que ce salon est dans une tourelle.

Scène première

LE CARDINAL, LE COMTE

Denis achève de servir le café.

LE COMTE. — Je m'excuse encore, mon cher beau-frère, de vous avoir infligé hier, si peu de jours après votre retour de Rome, ce grand dîner presque officiel.

LE CARDINAL. — Par exemple!

LE COMTE. — Depuis l'entrée au couvent de notre chère petite, je n'avais pas reçu une seule fois... je n'en avais guère le goût... vous comprenez...

LE CARDINAL. — Evidemment...

LE COMTE. — Mais j'étais obligé de convier, comme toujours, à la fin de juillet, le comité de l'exposition canine d'Angers, que je préside. Ce n'était guère intéressant pour vous.

LE CARDINAL. — Détrompez-vous, je me trouvais placé entre le marquis de Saint-Cricq et le comte des Aulnoys, et ils m'ont ému l'un et l'autre en me contant au prix de quels soins ils conservent dans sa pureté la race des briquets du Poitou et des griffons vendéens.

LE COMTE. — Que voulez-vous, mon cher ami, les temps sont durs. Beaucoup d'entre nous ne peuvent plus maintenir la race que dans leur meute... C'est toujours ça!...

LE CARDINAL. — Ces gens-là sont heureux. Ils vivent dans un perpétuel repos de l'esprit qui a son charme.

Scène II

LES MÊMES, LA VICOMTESSE

LA VICOMTESSE, entre en toilette de visite. — Je suis prête.

LE COMTE. — Ah! ma petite Odette, dites-moi...

LA VICOMTESSE. — Mon père?

LE COMTE. — Vous seriez bien gentille de veiller à ce qu'on mît des fleurs dans cette pièce.

LA VICOMTESSE. — Bien volontiers.

LE COMTE, mélancolique. — Oui. Il n'y en a plus jamais et n'est-ce pas, autrefois, il y en avait toujours... alors...

LA VICOMTESSE. — Je donnerai des ordres. Hubert n'est pas revenu?

LE COMTE. — Il est parti pour la chasse de bonne heure et Dieu sait quand il rentrera.

LA VICOMTESSE. — Oh! alors, mon père, venez avec moi au garden-party des Montureux... Ils ont invité tous les gens avec qui ils sont brouillés... Il y aura un monde fou.

LE COMTE. — Je ne peux pas, ma chère enfant, je suis attendu à Angers.

LA VICOMTESSE. — Oh! ça m'ennuie d'y aller seule... Ah! je vais faire téléphoner à Madeleine de Champvernier de venir me chercher.

LE COMTE. — C'est ça. (Elle sort.) Et moi, hélas! avec ce beau temps, il faut que j'aille me chamailler à la préfecture.

LE CARDINAL. — A quel sujet?

LE COMTE. — Pour la rectification de la route de Vallières. J'ai la signature de tous les intéressés, il ne me manque que celle de Lancrey. Il est inouï, ce garçon... Depuis un mois qu'il est revenu d'Amérique, on ne le voit plus.

LE CARDINAL. — Je n'ai appris que tout récemment les revers de fortune qui l'avaient obligé à ce grand voyage. Et cela m'a fait comprendre bien des choses.

LE COMTE. — Quoi donc?

LE CARDINAL. — Mais d'abord ce brusque départ qui nous avait tous surpris. Il a, n'est-ce pas, rétabli à peu près sa situation?

LE COMTE. — Oui. La faillite Kléring lui a donné ce que donne une bonne faillite américaine: cinquante pour cent du capital, c'est-à-dire ce que vous laissent, en France, les affaires les plus sûres. En somme, il n'est pas à plaindre.

DENIS, entrant. — L'automobile de M. le comte est devant le grand perron.

LE COMTE. — Apportez-moi mes affaires.

DENIS. — Bien, monsieur le comte.

Il sort.

LE COMTE. — Je vais être en retard, le préfet m'attend à trois heures et demie.

LE CARDINAL. — Rappelez-moi à son souvenir.

LE COMTE. — C'est vrai. Il était à Blois quand vous y étiez évêque.

LE CARDINAL. — Oui, et, ma foi, nous nous aimions beaucoup. Seulement, nous étions tous deux prisonniers de notre parti. Chacun de nous possédait un journal où l'autre était abondamment injurié, et nous ne pouvions ni nous parler, ni même nous saluer. Alors, savez-vous ce que nous faisions? Chaque lundi, nous nous rendions mystérieusement par des routes différentes à quelques lieues de la ville, dans un petit bois de bouleaux où nous nous retrouvions... nous passions là deux heures charmantes à parler d'Horace, de Ronsard et nous connaissions cette douceur d'oublier nos partisans. Puis, lorsque le soir tombait, nous rentrions chacun de notre côté et le lendemain, si nous nous rencontrions sur la promenade, nous nous lancions un regard qui, pour tout le monde, voulait dire: Ah! vous voilà, bandit! et qui, pour nous, signifiait: A lundi prochain.

Denis rentre avec le pardessus, la canne et le chapeau du comte.

LE COMTE. — Je ferai votre commission.

LE CARDINAL. — Merci.

LE COMTE. — Il est d'ailleurs très gentil, ce préfet, très courtois et très équitable... Mais par exemple, c'est une fripouille!...

LE CARDINAL. — Bien entendu.

LE COMTE. — Allons, à ce soir.

Il va pour sortir, Pierre entre.

Scène III

LES MÊMES, PIERRE

LE COMTE, l'apercevant. — Ah! vous voilà enfin, vous!

PIERRE. — Bonjour, cher monsieur... Eminence...

Il salue.

LE CARDINAL, lui serrant la main. — Bonjour, mon cher ami.

LE COMTE. — Vous arrivez juste. Tenez, signez vite ma pétition, je file.

PIERRE, signant. — Je vous demande pardon. Je ne savais pas que la chose était si pressée.

LE COMTE. — Je voudrais hâter cela le plus possible.

PIERRE. — Ah! dans ce cas j'ai chez moi un projet de tracé, je l'avais établi moi-même l'an dernier.

LE COMTE. — Envoyez-le moi d'urgence pour le joindre au dossier.

PIERRE. — Vous l'aurez aujourd'hui même.

LE COMTE. — Merci et à bientôt, j'espère. (Au moment de sortir, il aperçoit au dehors Mme de Champvernier, il se ravise.) Oh! madame de Champvernier, je n'ai pas le temps, je file.

Il sort rapidement par la gauche.

Scène IV

Mme DE CHAMPVERNIER, PIERRE, LE CARDINAL

Mme DE CHAMPVERNIER. — Eminence...

LE CARDINAL. — Chère madame...

Mme DE CHAMPVERNIER. — Tiens, Pierre... Oh! quel accident!... Je ne l'ai pas aperçu depuis qu'il est revenu d'Amérique... il ne vient plus à un seul dîner... il ne fait plus aucune visite, même à moi... qu'est-ce qui se passe?... Est-ce que vous n'aimez pas les robes de cette année?

LE CARDINAL. — Il aurait tort... Celle-ci est délicieuse!

Mme DE CHAMPVERNIER. — Oh! Eminence... (A Pierre.) Vous n'avez pas honte?

PIERRE. — Excusez-moi, je ne sais pas faire de compliments.

Mme DE CHAMPVERNIER. — Voulez-vous que je vous apprenne?

PIERRE. — Je serais un trop mauvais élève.

Mme DE CHAMPVERNIER. — Enfin, venez tout de même me voir un de ces jours... vous me ferez plaisir. J'ai beaucoup de choses à vous raconter. Nous causerons comme autrefois; autrefois, ça ne vous ennuyait pas?

PIERRE. — Vous êtes trop aimable... M. de Champvernier va bien?

LE CARDINAL, s'écartant. — Hum!

Mme DE CHAMPVERNIER, tout bas, à Pierre. — ...Je suis divorcée.

PIERRE. — Oh!

Mme DE CHAMPVERNIER. — Je vais rejoindre Odette... Je ne veux pas la faire attendre... Eminence...

LE CARDINAL. — Madame...

Mme DE CHAMPVERNIER. — Au revoir, gaffeur.

Elle sort.

Scène V

LE CARDINAL, PIERRE

PIERRE. — Je me retire aussi, Eminence...

LE CARDINAL. — Restez donc un instant, je suis ravi de vous revoir un peu.

PIERRE. — Vous me faites grand honneur, Eminence.

LE CARDINAL. — Laissons les honneurs où ils sont. Et ils sont parfois dans de singuliers endroits! Nous sommes deux amis, voilà tout!

PIERRE. — Je suis très touché.

LE CARDINAL. — Dites-moi, mon bon Pierre, le

reproche amical que vous faisait tout à l'heure cette charmante femme, vous le méritez un peu.

PIERRE. — Je ne m'en défends pas.

LE CARDINAL. — Les ennuis que vous ont donnés vos affaires d'Amérique sont pourtant tout à fait terminés.

PIERRE. — Tout à fait. Notre ministre des Affaires étrangères, qui est un de mes plus anciens amis, m'a beaucoup aidé, et je me tire sans trop de mal de ce mauvais pas.

LE CARDINAL. — A merveille. Alors, il ne faut pas nous priver de vous. Il faut revenir ici comme par le passé. Quoique cette maison soit bien assombrie depuis que notre petite Primerose l'a quittée... Vous ne l'avez pas revue depuis qu'elle est entrée au couvent?

PIERRE. — Non.

LE CARDINAL. — Ah!

PIERRE. — D'ailleurs je ne vois presque personne.

LE CARDINAL. — Pourquoi?

PIERRE. — J'ai toujours été sauvage.

LE CARDINAL. — Pas autant que ça!

PIERRE. — Mais, maintenant, j'ai quarante ans!

LE CARDINAL. — Ce ne sont pas les années qui nous vieillissent.

PIERRE. — J'ai quarante ans!

LE CARDINAL. — Eh bien, c'est justement l'âge où l'on est dans le plein de sa force, de sa raison, et où l'on peut, avec sécurité, se mettre à construire sa maison.

PIERRE. — J'ai pris le goût de la solitude.

LE CARDINAL. — Hum!... à moins d'être un saint — et nous n'en sommes pas — c'est un goût qu'on ne prend guère sans une forte raison.

PIERRE, éludant. — Oh!...

LE CARDINAL. — Je vous assure, à votre âge, quand on veut être seul, c'est presque toujours parce qu'on n'a pas pu être deux.

PIERRE. — Ce n'est cependant pas mon cas.

LE CARDINAL. — Vraiment?

PIERRE. — Vraiment.

LE CARDINAL. — Je vous aime beaucoup, Pierre, beaucoup. Aussi, soyez-en assuré, ce n'est pas une vaine curiosité qui me faisait vous questionner. C'est une grande affection qui a toujours été près de vous et qui s'approcherait plus près encore le jour où vous souffririez.

PIERRE. — Je vous remercie, Eminence. Je vous le répète, je ne souffre pas.

LE CARDINAL. — Alors, puisque vous possédez ce bien le plus précieux de tous: la paix de l'âme, promettez-moi...

PIERRE. — Quoi donc?

LE CARDINAL. — De toujours le respecter chez les autres. Il y en a qui n'y sont parvenus que par un dur chemin. Voyez-vous, mon cher enfant, l'une des plus vilaines actions qu'on puisse commettre, c'est de troubler, c'est de réveiller un cœur qui se repose.

PIERRE. — Je vous le promets.

LE CARDINAL. — Merci. (Il lui serre la main.)

PIERRE. — Au revoir, Eminence.

LE CARDINAL. — Au revoir, mon ami.

Pierre sort. Denis entre.

LE CARDINAL. — Denis, savez-vous où j'ai laissé mon bréviaire?

DENIS. — Je crois que Votre Eminence l'a posé sur la table du hall.

LE CARDINAL. — Merci. Je vais le prendre en passant. (Il regarde la pendule.) Deux heures et demie. J'ai le temps d'aller faire un petit tour. (Il sort.)

Denis plie les journaux, range les sièges, remet les tasses à café sur le plateau. Il l'emporte et sort. On entend, au loin, un bruit de petits grelots. Ce bruit se rapproche. L'on voit passer devant la fenêtre de droite et s'arrêter, devant la baie du fond, une modeste carriole attelée d'un petit cheval. Sur la carriole, deux petites sœurs de Sainte-Claire, robe et manteau brun clair. L'une d'elle est Primerose. Aussitôt la voiture arrêtée, Primerose en descend et dit à l'autre sœur:

Scène VI

PRIMEROSE, puis DENIS

PRIMEROSE. — Là, à gauche, ma sœur... oui, oui, c'est ça... L'écurie est au bout de l'allée.

La carriole disparaît. Primerose descend en scène. Elle regarde autour d'elle, souriante, le visage très gai. Denis entre et s'arrête stupéfait.

DENIS. — Ah!

PRIMEROSE. — Bonjour, mon bon Denis... C'est moi... Qu'est-ce que vous avez?

DENIS. — Mademoiselle ici... C'est mademoiselle! Je ne l'avais jamais vue comme ça... Alors...

PRIMEROSE. — Eh bien, Denis... Eh bien?

DENIS. — Ah! C'est que je ne m'attendais pas... à ce que mademoiselle... il y a si longtemps que...

PRIMEROSE. — Ah! dame, pendant mes huit premiers mois de noviciat, ma famille venait me voir... mais je ne quittais pas le dispensaire... Maintenant, je sors... je fais des commissions...

DENIS, scandalisé. — Mademoiselle fait des commissions?

PRIMEROSE. — Mais tout le temps... tout le temps où je ne soigne pas mes petits...

DENIS. — Je ne peux pas m'habituer à penser...

PRIMEROSE. — Quoi donc?

DENIS. — Que mademoiselle n'a pas de domestique...

PRIMEROSE. — Oh! que vous êtes drôle, Denis...

DENIS. — Et M. le comte qui est à Angers et tout le monde qui est sorti...

PRIMEROSE. — Oh! je ne suis pas venue pour les voir... Seulement, notre mère supérieure a appris... Il y a bien eu un grand dîner ici... hier?

DENIS. — Oui, trente couverts.

PRIMEROSE. — C'est à cause de cela que je viens.

DENIS. — Comment?

PRIMEROSE. — Je viens chercher les restes...

DENIS. — Les restes! Oh!

PRIMEROSE. — Mais c'est tout naturel...

DENIS. — Oh! Mademoiselle...

PRIMEROSE. — Et puis, Denis, il ne faut plus m'appeler mademoiselle...

DENIS. — Comment?

PRIMEROSE. — Appelez-moi: ma sœur.

DENIS. — Moi!... Oh! ça, jamais... jamais!

PRIMEROSE. — Il le faut!

DENIS. — Mademoiselle me l'ordonne?

PRIMEROSE. — Oh! non, Denis... je vous en prie.

DENIS. — Je ne pourrai pas.

PRIMEROSE. — Je vais vous aider. Dites-moi: « Ma sœur, je vous trouve très jolie comme ça! » Allons! Allons!...

DENIS. — Ma sœur, je vous trouve très jolie comme ça... (Se reprenant.) Oh! je demande pardon à mademoiselle... (Il aperçoit les souliers de Primerose.) Oh!

PRIMEROSE. — Qu'est-ce que vous regardez, Denis?... mes souliers?

DENIS. — Oui.

PRIMEROSE. — Oh! ils sont un peu gros... Les premiers temps, ça me faisait mal... mais, à présent, ça va... Seulement, je ne sais pas encore bien les cirer...

DENIS. — Oh! quel malheur tout de même!

PRIMEROSE. — Mais non, Denis... non... je vous assure. Ah! maintenant, nous allons aller à la cuisine... Est-ce qu'ils n'ont pas trop mangé, hier?

DENIS. — Pas trop, mais, si j'avais su, je n'aurais pas repassé les plats.

PRIMEROSE. — C'est vrai. Pour la prochaine fois, pensez-y!

Scène VII

PRIMEROSE, HUBERT

HUBERT, entrant. — Tu es ici?... chic alors... Embrasse-moi, ma petite sœur...

Denis est sorti dès l'arrivée d'Hubert.

PRIMEROSE. — A la bonne heure!... Tu m'appelles comme il faut m'appeler... toi.

HUBERT. — Mais dame... tu es ma sœur.

PRIMEROSE. — C'est vrai... tu es le seul être au monde pour lequel je n'ai pas changé de nom.

HUBERT. — Oui. Je sais bien. Mais tout de même quand j'ai été te voir à Sainte-Clai· pour la première fois... ça m'a fichu un machin d'émotion, un coup de respect... enfin, tu sais... quelque chose qui se grave.

PRIMEROSE. — Oh!... avec toi, ça ne se grave pas beaucoup, je te connais.

HUBERT. — Tu te trompes... et la preuve, c'est qu'il n'y a pas quatre jours, à Paris, j'ai raconté la visite que je t'avais faite dans ta petite salle de couvent, au milieu de cette atmosphère de cloches et de lavande. Eh bien, ma petite, moi, qui ne tiens pas la phrase, j'ai raconté ça avec tant de sentiment, que la personne avec qui je dînais a eu des larmes plein les yeux, et, tu sais, des grosses.

PRIMEROSE. — C'est très gentil à elle... Quelle est cette personne?

HUBERT. — Oh! ça, je ne peux pas te dire.

PRIMEROSE. — Ah!... Hubert...

HUBERT. — Oh! n'en pense pas de mal... Elle est très gentille, avec du cœur... Tiens, sais-tu ce qu'elle m'a répondu? Elle m'a dit: « Moi, si je n'étais pas entrée au théâtre, je serais sûrement entrée au couvent. »

PRIMEROSE. — Ah! décidément, tu feras toujours des bêtises.

HUBERT. — Qu'est-ce que tu veux? Sans ça, je ne ferais rien... Et un homme qui ne fait rien, c'est mal vu.

PRIMEROSE. — Grand fou, va!

Scène VIII

LES MÊMES, LE CARDINAL, Mme DE SERMAIZE

Mme de Sermaize et le cardinal entrent de gauche.

Mme DE SERMAIZE. — Comment, toi?

PRIMEROSE. — Bonjour, marraine.

LE CARDINAL. — Tu es ici, ma chère petite fille?

PRIMEROSE. — Mais oui, mon oncle.

Mme DE SERMAIZE. — Quelle surprise!

Elle l'embrasse.

HUBERT. — Je vous dis au revoir. Il faut que j'aille chez les Montureux...hélas!... A bientôt.

Il sort.

PRIMEROSE. — Dire qu'à cette heure-ci, je pourrais être obligée de m'habiller pour y aller aussi! Comme Dieu est bon!

LE CARDINAL. — Oui, et comme tu es gentille.

Mme DE SERMAIZE. — Mais, ma parole, c'est la première fois que tu reviens ici.

PRIMEROSE. — C'est la première fois.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus, mardi, quand nous sommes allés te voir avec Son Eminence?

PRIMEROSE. — Je ne savais pas. Notre mère m'a dit ce matin, seulement, que je remplacerais, dans sa tournée, la sœur Pincette qui est malade.

LE CARDINAL. — La sœur Pincette?

PRIMEROSE. — C'est sœur Xavière qu'on appelle comme ça, parce que, dès qu'on laisse traîner quelque chose de bon, elle avance deux grands doigts, elle l'escamote et pfutt! elle l'avale. C'est pour ça qu'elle a tout le temps des crises d'estomac.

Mme DE SERMAIZE. — Enfin, voyons, ça ne t'émeut pas de revoir le jardin, la maison?

PRIMEROSE. — Pas du tout... D'abord, je suis bien trop contente, aujourd'hui, pour être émue. Vous savez, ma pauvre petite, la fille du maçon qui avait une pneumonie double, elle était très mal, je l'ai veillée cinq nuits...

Mme DE SERMAIZE. — Cinq nuits. Tu dois être épuisée, c'est fou!

PRIMEROSE. — Pourquoi? Je veillais bien quand vous me conduisiez au bal.

Mme DE SERMAIZE. — Ce n'est pas la même chose.

PRIMEROSE. — Oh! non! ce n'est pas la même chose! Enfin, hier au soir, ma petite bonne femme n'était déjà plus si oppressée, et ce matin, elle n'avait presque plus de température, 37,5, c'est fini. Mais tout de même la convalescence sera longue. (Avec joie.) Je la garderai bien encore trois semaines.

Mme DE SERMAIZE. — Enfin, tu vas un peu te reposer, maintenant.

PRIMEROSE. — Oh! pas besoin. Vous savez, quand il arrive des choses comme ça, et qu'on peut croire qu'on y a un peu aidé, on peut trotter, ça vous donne des jambes.

LE CARDINAL. — Des ailes!

Mme DE SERMAIZE. — On est content de toi, je pense!

PRIMEROSE. — Je crois que oui... Tenez, hier, le chirurgien causait avec la mère supérieure en s'en allant. J'ai entendu qu'il prononçait mon nom avec une figure, oui, avec une figure d'éloges... Je me suis approchée comme pour leur ouvrir la porte, par politesse, mais c'était pour écouter... J'ai tendu l'oreille tant que j'ai pu mais je n'ai rien entendu... J'étais vexée!

Mme DE SERMAIZE. — Ah çà! mais elle est devenue curieuse!

LE CARDINAL. — Ainsi, aujourd'hui, tu fais ta première tournée?

PRIMEROSE. — Oui, nous avons déjà quêté ce matin dans quatre maisons... En dernier, chez Mme Starini, vous savez bien, mon oncle, Mme Starini?

UCF

LE CARDINAL. — Ah! oui, la chanteuse!

PRIMEROSE. — Elle est très riche... et savez-vous ce qu'elle nous a fait remettre pour le dispensaire? Deux francs, mon oncle, deux francs! Oh! je la retiens, elle pourrait être vraiment plus généreuse, et économiser un peu sur ses perruques.

LE CARDINAL, riant. — Elle a une perruque?

PRIMEROSE. — Heureusement, mon oncle, car elle n'a pas un cheveu! Je le tiens de la sœur pharmacienne. Ce que j'ai été contente en apprenant ça!

Mme DE SERMAIZE, au cardinal. — Mais elle est devenue méchante!

LE CARDINAL. — Enfin je lui pardonne, pourvu qu'elle nous garde cette belle mine-là. L'autre jour, à Sainte-Claire, je l'avais trouvée très pâle.

PRIMEROSE. — Oh! ça, c'est les rideaux verts.

Mme DE SERMAIZE. — Quoi?

PRIMEROSE. — Oui, les rideaux verts du parloir, quand le soleil tape dedans et qu'on est à côté, on a l'air d'une pomme pas mûre. Vous comprenez comme c'est agréable pour celles qui ont un teint pas trop mal.

Mme DE SERMAIZE. — Mais, elle est devenue coquette! Ah! je suis abasourdie!

LE CARDINAL. — Et moi, je suis ravi.

PRIMEROSE. — Ah! voilà ma sœur Donatienne. Entrez, ma sœur, entrez.

Scène IX

LES MÊMES, SŒUR DONATIENNE, léger accent du Midi.

PRIMEROSE, présentant. — Ma sœur, ma marraine, madame de Sermaize.

SŒUR DONATIENNE. — Madame...

PRIMEROSE. — Mon oncle... Son Eminence le cardinal de Mérance.

SŒUR DONATIENNE, saluant. — Eminence!

PRIMEROSE. — Ce n'est pas très modeste d'avoir un oncle qui est cardinal, mais ce n'est pas ma faute; d'ailleurs, je m'en suis confessée.

LE CARDINAL, à sœur Donatienne. — Je suis charmé de vous connaître, ma chère fille.

SŒUR DONATIENNE, très émue, elle baise l'anneau du cardinal. — Je n'en avais jamais vu de cardinal!

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, quel effet cela vous fait-il, ma sœur?

SŒUR DONATIENNE. — Hé! j'en reste toute coite, parce que je croyais, Eminence, que vous étiez tout rouge. Comme ça, vous n'êtes pas assez différent d'un curé...

LE CARDINAL, riant. — Elle est charmante.

Mme DE SERMAIZE. — Vous êtes du Midi, ma sœur?

SŒUR DONATIENNE. — Hé! Comment le savez-vous, madame? Ah! c'est ma sœur qui vous l'a dit.

Mme DE SERMAIZE. — Oui!

SŒUR DONATIENNE. — Mon père est métayer, près de Cahors. Oh! dame, chez nous, ça n'est pas comme ici... (Elle regarde autour d'elle.) Ici, c'est une maison bien conséquente... (Elle aperçoit sur une table une photographie.) Hé! mais, c'est votre portrait, ma sœur, avec ce petit chapeau de monsieur!

PRIMEROSE. — Oui, c'est moi, autrefois, en amazone.

SŒUR DONATIENNE, regardant le portrait. — Que vous êtes drôle, comme ça. Moi, j'y montais bien aussi à cheval.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! bah!

SŒUR DONATIENNE. — Hé! oui, madame, seulement, c'était à califourchon, quand je menais les bêtes boire... (Montrant le portrait.) Ah! je ne ressemblais pas à cette belle dame, bien sûr. On n'était pas riche.

PRIMEROSE. — Et, maintenant, nous sommes pareilles, toutes les deux. C'est bien mieux.

SŒUR DONATIENNE. — Oh! pour moi, mais, pas vous, ma sœur!

PRIMEROSE. — Pour moi, surtout.

Mme DE SERMAIZE. — Dans tous les cas, vous avez l'air de joliment bien vous entendre, toutes les deux.

SŒUR DONATIENNE. — Oh! nous nous aimons bien, n'est-ce pas, ma sœur?

PRIMEROSE. — Oh! oui... Et, pourtant, elle a un défaut. . Oh! un défaut grave.

Mme DE SERMAIZE. — Allons donc! Lequel?

PRIMEROSE. — Elle ronfle.

Le cardinal et Mme de Sermaize se mettent à rire.

SŒUR DONATIENNE, très vexée. — Oh! ma sœur, pourquoi dites-vous ça, ça n'est pas gentil.

PRIMEROSE. — Est-ce que ça n'est pas vrai?

SŒUR DONATIENNE. — Hé, si, c'est vrai. C'est pour ça qu'il ne faut pas le dire.

PRIMEROSE. — Pourquoi donc?

SŒUR DONATIENNE. — Hé, vous me faites tort, ma sœur.

Le cardinal rit.

Mme DE SERMAIZE. — Mais, elles se disputent!

SŒUR DONATIENNE. — Et elle, madame, savez-vous ce qu'elle fait pour me faire taire? Elle siffle, elle siffle des airs de cantiques. Moi, je ne trouve pas ça bien convenable.

LE CARDINAL. — Oh!

Denis entre, portant une grande boite qu'il pose sur un fauteuil.

DENIS. — M. Hubert m'a dit d'apporter cette caisse qu'il a fait venir de Paris. C'est des jouets pour les enfants du dispensaire.

PRIMEROSE. — Oh! Hubert est vraiment gentil d'y avoir pensé.

DENIS, à Primerose. — On a fini aux cuisines de préparer les provisions. Faut-il les faire porter dans la carriole?

PRIMEROSE. — Oh! non, nous y allons nous-mêmes. Venez, ma sœur.

SŒUR DONATIENNE. — Et puis il faut que nous attelions pour repartir.

LE CARDINAL. — On pourrait vous aider?

PRIMEROSE. — Non, non. Je reviendrai vous dire adieu. (Fausse sortie.) Mais il faut que je vous embrasse tout de suite, marraine...

Mme DE SERMAIZE. — Je veux bien.

PRIMEROSE. — Et que je vous demande pardon.

Mme DE SERMAIZE. — De quoi?

PRIMEROSE. — De ne plus pouvoir vous parler d'amour! Venez, ma sœur, venez.

Elle sort en éclatant de rire.

Scène X

LE CARDINAL, Mme DE SERMAIZE

Mme DE SERMAIZE. — Vous l'entendez?

LE CARDINAL. — Je l'entends.

Mme DE SERMAIZE. — Et vous comprenez ça?

LE CARDINAL. — Très bien.

Mme DE SERMAIZE. — Mais je n'en reviens pas! C'est incroyable, ces rires, cette gaminerie, cet air de fête. Elle est vraiment contente, on ne peut pas en douter. Ah! nous en avons une chance, car, enfin, vous l'avouerez, rien ne la destinait à Dieu.

LE CARDINAL. — Mais si.

Mme DE SERMAIZE. — Quoi donc!

LE CARDINAL. — Sa gaieté.

Mme DE SERMAIZE. — Tout de même on ne pouvait pas imaginer qu'il fallût qu'elle entrât au couvent, qu'elle fût habillée de bure, et qu'elle se levât à cinq heures du matin pour avoir l'air exalté d'une jeune fille à son premier bal.

LE CARDINAL. — Vous ne connaissez pas ces êtres-là, ma bonne amie. Comme tant de gens aimables, vous ne savez des religieuses que leurs actes d'héroïsme, de sacrifice, la sévérité de leur existence. Tout cela vous semble très beau.

Mme DE SERMAIZE. — Oh! très beau, mais un peu triste.

LE CARDINAL. — Voilà. Et alors vous les admirez plus que vous ne les aimez... Moi, qui les ai vues de près, je les aime peut-être encore plus que je ne les admire. J'adore leurs petits potins angéliques, leurs petits défauts blancs. Ce sont des âmes d'enfants, oui, d'enfants. Elles en ont la transparence, la fraîcheur, le velouté. Tout le passé s'efface en elles, ses peines, ses tourments, ses épreuves. Elles font, comment dire, elles font âme neuve!

Mme DE SERMAIZE. — Mais c'est un miracle!

LE CARDINAL. — Justement, c'est un miracle: Le miracle de la robe. Lorsqu'elles l'ont vêtue et qu'elles s'avancent avec leur chapelet qui tresse autour de leurs mains comme une guirlande de prières, le mal a peur, et il s'enfuit. Il faut bien le croire, puisqu'elles ne le voient jamais, puisqu'elles le soignent sans le voir. Voilà pourquoi elles ont retrouvé cette faculté exquise de s'étonner, de s'amuser de tout. Quelqu'un l'a dit d'elles: elles rient aux anges.

Mme DE SERMAIZE. — Qui est-ce qui a dit ça? Un père de l'Eglise?

LE CARDINAL. — Pas tout à fait: C'est M. Renan.

Mme DE SERMAIZE. — Jolies lectures!

DENIS, entrant. — L'automobile de Mme la comtesse est avancée.

Mme DE SERMAIZE. — Quelle heure est-il donc?

DENIS. — Cinq heures, madame la comtesse.

Il sort.

Mme DE SERMAIZE. — Oh! Et la duchesse de Lussé qui nous attend.

LE CARDINAL. — Partons.

Mme DE SERMAIZE. — Et Primerose?

LE CARDINAL. — Nous allons l'embrasser en passant.

Il met son manteau que Denis vient de lui apporter.

Mme DE SERMAIZE. — Allons. Où sont nos petites sœurs?

DENIS. — Dans la cour. Le cheval s'était déferré. On a dû le conduire chez le forgeron, elles le reprendront en s'en allant.

LE CARDINAL. — Oh! elles doivent être contrariées.

DENIS. — Elles se sont mises à rire!

Mme DE SERMAIZE. — Encore! Oh! mais vous savez, elles m'agacent, à la fin! Elles sont trop gaies!... C'est indiscret!

LE CARDINAL. — Venez, ma bonne amie, venez.

Ils sortent. Denis reste seul.

Scène XI

DENIS, puis PIERRE

Denis va à la table sur laquelle est restée la caisse de jouets. Il examine la caisse.

DENIS, il regarde l'étiquette et lit. — Monsieur Hubert de Plélan, château de Plélan. Envoi de Mlle Huguette de Choisy. (Avec reproche.) Oh!

Il arrache soigneusement l'étiquette, puis prend la caisse, la porte dans un coin et remet la table en ordre. Pierre parait au fond.

PIERRE. — Ah! Denis, vous voudrez bien remettre ce plan à M. le comte qui l'attend.

DENIS. — Bien, monsieur.

PIERRE. — Mais j'aurais besoin d'y joindre une petite note... Où puis-je écrire un mot?

DENIS. — Ici, monsieur, il y a tout ce qu'il faut.

PIERRE. — Merci, Denis.

Denis sort. Pierre s'installe à la table à droite, tournant le dos à la porte du fond.

Scène XII

PIERRE, PRIMEROSE

Primerose entre pour chercher la boite de jouets qu'elle a laissée. Ne la voyant pas, elle s'arrête surprise. Pierre se retourne brusquement, se lève et reste debout, muet, appuyé contre la table.

PRIMEROSE, l'apercevant. — Pierre... c'est vous?

PIERRE. — Oui...

PRIMEROSE. — C'est vous... (Elle se reprend, après une courte hésitation.) Bonjour, Pierre.

Elle lui tend la main.

PIERRE. — Pardonnez-moi... Je suis un peu surpris, n'est-ce pas... C'est bien naturel... je ne vous avais jamais vue ainsi...

PRIMEROSE. — Pourtant vous saviez bien?

PIERRE. — Ah! oui, oui... Je savais... Maintenant, je vous vois, je vous vois...

PRIMEROSE. — J'ai changé...

PIERRE. — Oh! non... vous venez souvent ici?

PRIMEROSE. — C'est la première fois... Je ne pensais pas vous y rencontrer.

PIERRE. — Vous le regrettez...

PRIMEROSE. — Pourquoi?

PIERRE. — Merci...

Un temps.

PRIMEROSE. — Il y a longtemps que vous êtes rentré en France?

PIERRE. — Un mois à peine.

PRIMEROSE. — Ah! un mois!

PIERRE. — Oui... J'étais très loin... dans des pays perdus... sans amis... sans nouvelles...

PRIMEROSE. — Ah! personne ne vous a écrit?

PIERRE. — Non... Personne... n'y a pensé...

PRIMEROSE. — Je l'aurais fait bien volontiers, mais la règle défend d'écrire à...

PIERRE, douloureusement. — ... à un étranger...

PRIMEROSE. — Enfin, à quelqu'un qui n'est pas votre parent.

PIERRE. — Je comprends...

PRIMEROSE. — Vous avez été satisfait de votre séjour là-bas?

PIERRE. — J'ai beaucoup travaillé.

PRIMEROSE. — Moi aussi.

PIERRE. — Vous?

PRIMEROSE. — Oui... je ne savais rien faire... c'est si inutile une jeune fille bien élevée... Il a fallu que j'apprenne presque tout... nous sommes si occupées, vous savez...

PIERRE. — Oui... les prières... les offices...

PRIMEROSE. — Oh ! non !... ça n'est pas ça. D'abord, je chantais à la chapelle, mais, sans le vouloir, je faisais des petits effets... alors je n'ai pas continué... on m'a mise à la pharmacie... Et puis, en janvier, on a été très bon pour moi, on m'a donné la garde de la salle Saint-Antonin... Il y a là huit lits, c'est moi qui en suis chargée toute seule... J'en ai la responsabilité. Ils sont à moi.

PIERRE. — Mais, enfin, vous avez bien quelques moments pour prendre du repos, pour vous distraire...

PRIMEROSE. — Ah! oui... On se distrait en s'occupant au jardin, en aidant à la lingerie, en repassant les coiffes... ou bien en balayant les couloirs... Ce n'est pas facile, vous savez, de balayer. On croit savoir et on ne sait pas... Oh! allez, on ne s'ennuie pas...

PIERRE. — Avec quel plaisir vous parlez de toutes ces petites choses.

PRIMEROSE. — Il n'y a pas de petites choses, et celles-là sont toute ma vie...

PIERRE. — Et une pareille vie vous suffit...

PRIMEROSE. — C'est-à-dire que c'est moi qui ne lui suffis pas. Croyez-vous qu'il y a deux dimanches que je n'ai pas eu le temps d'aller à la messe... Ça ne m'était jamais arrivé avant d'être religieuse.

PIERRE. — Ah!

PRIMEROSE. — Dame!... Quelquefois, on ne peut pas les quitter, les petits... C'est passionnant, vous savez... Les grandes personnes qui souffrent ne l'ont pas toujours volé, mais les mioches... Il ne semble pas qu'on soigne une maladie, mais une injustice...

PIERRE. — Et vous n'êtes jamais lasse, jamais découragée?

PRIMEROSE. — Oh! plus maintenant.

PIERRE. — Ah! vous l'avez donc été?

PRIMEROSE. — Oh! à peine!

PIERRE. — Mais, enfin, tout de même un peu?

PRIMEROSE. — Ce n'a été presque rien... les premiers temps... Même pas, les premiers jours... j'ai eu peur de manquer de courage.

PIERRE. — Ah!... Et alors?

PRIMEROSE. — Alors, j'ai prié... Dieu était tout près... Et j'ai accepté bien volontiers tout ce qui me paraissait un peu dur... le froid, les plaintes des malades, la vie en commun...

PIERRE. — Quand je songe que vous avez pu vous infliger tout cela... que vous avez accepté cette couronne d'épines!

PRIMEROSE. — Une couronne d'épines, ce n'est qu'une couronne de roses d'où les roses sont tombées.

PIERRE. — Mais enfin, la monotonie des jours...

PRIMEROSE. — Ah ! vous ne pouvez pas vous douter, on est tout le temps comme enveloppé de douceur, on n'a pas d'inquiétude puisqu'on obéit, on n'a pas de souci, puisqu'on est pauvre. La Pauvreté et l'Obéissance sont deux dames parfaitement belles... C'est saint François qui a dit cela, et, quand il le disait, tous les oiseaux du ciel venaient se poser autour de lui... Oh! je n'en suis pas encore là, mais ça viendra peut-être...

PIERRE. — Alors, rien ne vous manque?

PRIMEROSE. — Rien.

PIERRE. — Vous êtes pleinement heureuse?

PRIMEROSE. — Je suis merveilleusement heureuse, d'un bonheur qui ne peut pas changer, qui ne peut pas finir. Dans deux mois, je prononcerai mes vœux. Ce jour-là, pendant une heure, selon la règle, je quitterai cette robe pour en revêtir une autre: ma robe de mariée. Et puis, je remettrai celle-ci pour toujours... Pierre, qu'avez-vous?...

PIERRE, bouleversé. — Je ne peux plus... je ne devrais pas, j'ai tort, mais, en vérité, vous êtes si tranquille, si à l'abri... Pourquoi me taire? Ecoutez-moi... Le soir où nous nous sommes parlé... avant que je parte... Eh bien, je ne vous ai pas dit la vérité...

PRIMEROSE. — Comment?

PIERRE. — Je vous aimais! Ah! comme je vous aimais!... et je n'avais pas le droit de vous le dire... Je venais d'apprendre à l'instant même que j'étais ruiné... Je ne pouvais plus vous épouser...

PRIMEROSE. — Pierre! Mon pauvre Pierre!

Un grand temps.

PIERRE. — Ah! Primerose! Primerose!

PRIMEROSE. — Mon ami, il n'y a plus de Primerose... elle est morte un soir de bal. C'est à elle que tout cela est arrivé et non pas à moi... Les souvenirs que vous rappelez, il me semble que ce sont des confidences qu'elle m'a faites... et je crois que, sans que ce soit mal, nous pouvons parler d'elle, puisque nous étions ses deux amis.

PIERRE. — Ah! ces minutes-là, si vous saviez comme je les revis!... Je me revois... j'arrivais frémissant... tremblant de joie.

PRIMEROSE. — Elle vous attendait en tremblant...

PIERRE. — Il me semblait que je tenais toute ma vie dans ma main.

PRIMEROSE. — Elle allait vous tendre la sienne...

PIERRE. — Et nous nous serions mariés, quelques semaines plus tard, par un beau jour comme aujourd'hui...

PRIMEROSE. — On aurait cueilli pour vous faire un chemin jusqu'à l'église toutes les fleurs du jardin... ces fleurs-là.

PIERRE. — Et vous pouvez retrouver tous ces souvenirs sans en être bouleversée...

PRIMEROSE. — Oui.

PIERRE. — Eh bien, moi, je ne peux pas...

PRIMEROSE. — Pierre...

PIERRE. — Oh! n'ayez pas peur... non! n'ayez pas peur... Je vais vous parler tout doucement... Ecoutez-moi...

PRIMEROSE, essayant de s'éloigner. — Je vous en prie...

PIERRE. — Vous écoutez bien les malheureux qui souffrent... c'est un peu votre devoir. Eh bien, moi, je souffre tant... je souffre trop... si vous saviez!

PRIMEROSE, avec gêne. — Oui... oui...

PIERRE. — Non, vous ne pouvez pas... Voyez-vous, moi, je vous ai toujours aimée... toujours... quand vous étiez toute petite, toute frêle... Dans l'amour d'un homme de mon âge, il y a toujours quelque chose de profond et d'inquiet... Je me disais: « Elle ne peut pas m'aimer, c'est impossible... » Je me consolais presque, n'est-ce pas? puisque c'était impossible... Et vous m'avez aimé!... Et vous me l'avez dit... Je n'étais plus séparé de cet admirable bonheur que par un mot... que par un pas... quand on me l'a pris... Et il ne me reste rien, je suis tout seul, tout seul...

PRIMEROSE. — Pierre, je vous plains de tout mon cœur.

PIERRE. — J'étais parti désespéré, je pensais tant à vous, si fort et si doucement, qu'il me semblait quelquefois que je n'étais pas parti... J'ai lutté pour vous... et je me répétais tout bas : « C'est pour elle ! » Et en arrivant quelqu'un m'a dit : « Elle est religieuse. » Et j'ai pu supporter ce coup, au prix de quels efforts!... Je ne voulais pas vous revoir, oh! non! Mais le hasard nous a remis en présence... maintenant je ne peux plus me résigner... non... je ne peux plus... Ce serait trop injuste! En quoi suis-je coupable? De quoi serais-je puni. Vous n'êtes que novice, votre vie vous appartient encore... Elle m'appartient aussi... Je la veux! Je la veux!

PRIMEROSE, s'écartant brusquement. — Pierre! (D'un geste large et pudique, elle montre sa robe.) Regardez-moi...

PIERRE, reculant. — Je vous demande pardon.

Il tombe assis la tête dans ses mains. Primerose regarde le crucifix de son chapelet. Sa figure s'éclaire et très doucement elle va vers Pierre et pose sa main sur son épaule.

PRIMEROSE. — Je vous pardonne.

PIERRE. — J'ai été brutal. J'ai été lâche. A quoi bon, puisque je ne pouvais rien sur vous.

PRIMEROSE. — N'en ayez pas de honte, Pierre. J'étais protégée.

PIERRE. — Qu'est-ce que je vais devenir?

PRIMEROSE, souriant. — Je vais vous le dire... Vous ne pensiez pas que j'allais m'en aller sans vous le dire... Vous êtes un de mes malades. Maintenant vous êtes dans mon service... A vrai dire on n'y reçoit que des enfants... mais quand on a du chagrin, on est toujours un peu un enfant.

PIERRE. — Vous souriez déjà!

PRIMEROSE. — Parce que je sais que je vous guérirai. Ecoutez l'ordonnance... Tous les jours vous penserez à moi... mais oui... et vous direz tout haut... elle est heureuse... elle a tout ce qu'elle souhaitait avoir... elle est près de Dieu, elle a le calme... la paix, et beaucoup d'enfants... et je me résigne à son bonheur... Vous le direz?

PIERRE. — Oui.

PRIMEROSE. — Vous le penserez?

PIERRE. — Peut-être.

PRIMEROSE. — C'est très bien, parce que c'est très difficile d'accepter le bonheur de ses amis. Aussi vous serez récompensé... chaque jour vous aurez moins de chagrin que la veille... Peu à peu vous reprendrez goût à la vie. Et, un beau matin, vous trouverez votre maison trop silencieuse... Vous vous apercevrez qu'il y a de la poussière sur vos livres, et alors tout naturellement vous deviendrez sentimental et vous vous marierez...

PIERRE, avec un geste de dénégation. — Oh!

PRIMEROSE. — Vous verrez... (Elle fait un pas.) Au revoir, Pierre.

PIERRE. — Ecoutez-moi! Avant que nous nous quittions... il y a une dernière chose que je voudrais vous demander.

PRIMEROSE. — Quoi donc?

PIERRE. — Oh ! vous trouverez peut-être que c'est un enfantillage... mais je veux savoir... Vos cheveux? Vos beaux cheveux?...

PRIMEROSE, inquiète. — Quoi?

PIERRE. — Est-ce qu'on vous a laissé vos cheveux?

PRIMEROSE. — Pourquoi me demandez-vous cela?

PIERRE. — Oh! pour rien... ou plutôt si... parce qu'un jour, dans une promenade, ils se sont dénoués dans mes mains... et que c'est ce jour-là que j'ai senti pour la première fois que je vous... je ne le dirai pas, n'ayez pas peur...

PRIMEROSE, avec une gaieté feinte et comme pour échapper à la question. — C'est très bien, vous faites des progrès.

PIERRE. — Répondez-moi.

PRIMEROSE. — Mais...

PIERRE. — J'ai besoin que vous me répondiez.

PRIMEROSE. — Eh bien voilà... (Avec effort.) Oui, Pierre, on a coupé mes cheveux.

PIERRE. — C'est vrai?

PRIMEROSE, avec un sourire forcé. — Mais oui, c'est vrai.

PIERRE. — Vous avez bien fait de me dire cela, je vous remercie... Maintenant seulement je sens que vous êtes un autre être...

PRIMEROSE. — Ah!

PIERRE. — Et il me semble que, peut-être, je vais pouvoir commencer à vous oublier.

PRIMEROSE. — Je prierai tous les jours Dieu pour cela.

Scène XIII

LES MÊMES, LE CARDINAL

Le cardinal entre par la gauche, les aperçoit et reste un instant immobile.

PRIMEROSE. — Je partais, mon oncle, quand j'ai rencontré Pierre. Maintenant, ma petite sœur doit être prête. Je pars. Au revoir.

LE CARDINAL, il lui prend la tête dans ses mains, la regarde dans les yeux, puis l'embrasse sur le front. — J'irai te voir bientôt, mon enfant...

PRIMEROSE. — Au revoir, mon oncle... au revoir, Pierre.

Pierre s'incline. Elle sort. Le cardinal regarde Pierre qui, peu à peu, perd contenance. Son visage se contracte. Le cardinal fait un pas vers lui, lui ouvre les bras. Pierre s'y jette en sanglotant.

LE CARDINAL. — Je savais bien que vous finiriez par tout me dire ! Allons, mon cher enfant, allons...

Mme DE SERMAIZE, entrant. — Qu'y a-t-il?

PIERRE, se reprenant. — Je vous demande pardon, madame.

A ce moment, on aperçoit les petites religieuses qui s'en vont et repassent devant la baie du fond.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! je comprends... mon bon Pierre...

LE CARDINAL. — Adieu, mon enfant. Soyez brave.

PIERRE. — Je tâcherai. (Il sort.)

Scène XIV

LE CARDINAL, Mme DE SERMAIZE

Mme DE SERMAIZE. — Le pauvre garçon!

LE CARDINAL. — Oui, il souffre profondément.

Mme DE SERMAIZE. — Et dire que leurs deux existences auraient pu être si belles, si elles n'en avaient fait qu'une!

LE CARDINAL. — Dites-vous du moins, ma bonne amie, que notre chère petite est heureuse.

Mme DE SERMAIZE, très émue. — Oui, il n'y en a qu'un qui souffre, c'est quelquefois comme ça.

Scène XV

LES MÊMES, LE COMTE, suivi de LAYRAC

LE CARDINAL. — Qu'y a-t-il?

LE COMTE, entrant, très agité. — Bonjour, chère amie.

Mme DE SERMAIZE. — Vous semblez bouleversé?

LE COMTE. — Il y a de quoi! Savez-vous d'où j'arrive?

LE CARDINAL. — D'Angers?

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, que s'est-il passé?

LE COMTE. — Ce qui s'est passé! J'y ai vu votre préfet et il m'a donné une nouvelle! D'ailleurs Layrac vient de la confirmer.

LAYRAC. — Oui, on m'a télégraphié ce matin de Paris.

LE CARDINAL. — De quoi s'agit-il enfin?

LE COMTE. — Il est question de séculariser prochainement plusieurs couvents de la région dont celui de Sainte-Claire!

Mme DE SERMAIZE. — Mon Dieu!

LE CARDINAL. — Ah! voilà une bien grave et bien triste nouvelle...

Mme DE SERMAIZE. — Mais est-ce bien sûr?

LAYRAC. — C'est en tout cas très probable. J'ai reçu de mes amis politiques le même renseignement.

LE COMTE, avec éclat. — Si l'on a l'audace de mettre ce projet à exécution, on nous trouvera là!

LAYRAC. — Nous soulèverons plutôt le pays.

LE COMTE. — On verra de quoi un Plélan est capable quand il veut s'en donner la peine.

LAYRAC. — Nous avons à Nantes, à Tours, à Saumur, des groupements prêts à marcher et qui marcheront.

Mme DE SERMAIZE. — Bravo!

LE COMTE. — Je vais faire pétitionner les communes, secouer nos députés, nos sénateurs, tout mettre en mouvement, organiser la résistance... Ah! non, je ne laisserai pas jeter ma fille à la porte.

Mme DE SERMAIZE. — Jamais!

LAYRAC. — Ne craignez rien. Nous casserons tout, nous chambarderons tout, mais nous ne permettrons pas qu'une pareille chose s'accomplisse!

LE COMTE. — Merci. Nous connaissons tout votre dévouement à notre cause. Soyez tranquille... s'il le faut vous pouvez compter sur moi. (Il s'aperçoit tout à coup que le cardinal n'a pas pris part à la discussion.) Eh bien, mon cher ami, vous ne dites rien?

Mme DE SERMAIZE. — Quel est votre avis?

LAYRAC. — Eminence, vos lumières nous seront précieuses.

LE CARDINAL. — Monsieur, en ceci comme en toutes choses, je m'en remets à la Providence.

LE COMTE. — Que voulez-vous dire?

LE CARDINAL. — Rien ne s'accomplit ici-bas sans sa volonté. Elle a des desseins que nous ignorons. Notre devoir est de la suivre sans demander où elle nous mène. Dans ces conditions, je trouve un peu audacieux qu'on prétende lui donner, comment dirais-je?... un coup de main.

Mme DE SERMAIZE. — Très bien!

LAYRAC. — Enfin, Eminence, vous ne pouvez pas ne pas vous révolter avec nous, ne pas partager notre colère...

LE CARDINAL. — Je ne partage les colères de personne. Certes, nul ne déplore plus que moi le malheureux événement qu'on nous fait craindre. J'espère encore de tout mon cœur qu'il ne se produira pas. Pourtant, s'il en est autrement, vous êtes bien obligés de reconnaître que le ciel l'aura permis.

Mme DE SERMAIZE. — Evidemment.

LE COMTE. — Mais, sacrebleu! vous ne me ferez pourtant jamais admettre que le ciel soit de mèche avec le ministère!

Mme DE SERMAIZE. — C'est impossible!

LAYRAC. — Quand le pouvoir nous opprime, notre devoir est de nous insurger contre lui.

LE CARDINAL. — Je ne le crois pas. « Tout pouvoir vient de Dieu », a dit saint Paul.

LE COMTE. — Ah! saint Paul... j'attendais saint Paul; je l'attendais, une espèce de journaliste!

LE CARDINAL. — Bertrand!

LAYRAC. — Ainsi, Eminence, devant une telle iniquité, vous conseillez la faiblesse?

LE CARDINAL. — Non, la résignation.

LE COMTE. — Ah! oui, la politique des bras croisés.

LE CARDINAL. — Non, celle des mains jointes.

LE COMTE. — Ecoutez, mon cher beau-frère, j'ai pour vous la plus haute estime et la plus profonde affection, mais sur ce point je ne serai jamais d'accord avec vous.

LAYRAC. — Mes amis regretteront également, Eminence, de ne pouvoir partager votre sentiment... Mais je dois vous dire que nous ne reculerons devant rien pour défendre nos petites sœurs: la violence, le poing, la canne, tout nous sera bon.

LE CARDINAL. — Je ne puis me résoudre, monsieur, à voir mettre la religion au nombre des sports. Je ne puis oublier que sa grandeur et sa bonté sont fondées sur les persécutions qu'elle a souffertes. La palme du martyre est la même que celle de la victoire. Notre foi n'a jamais bénéficié de la violence que lorsqu'on l'a exercée contre elle. Elle ne saurait profiter ni d'une rébellion, ni d'un scandale. Dieu, c'est l'ordre!

LE COMTE. — En voilà bien d'une autre, à présent! Alors, Dieu, c'est les préfets?

LE CARDINAL. — Où prenez-vous qu'il faille confondre l'ordre et les préfets? Ça n'a aucun rapport. Ah! que ne donnerais-je, mes chers amis, pour vous convaincre, pour vous faire apercevoir les dangers de votre attitude. Vos manifestations bruyantes ont-elles jamais été utiles? Bien loin de là, elles ont accru l'acharnement de nos ennemis, servi de prétexte à des persécutions nouvelles; et quelles en ont été les victimes? Ces saintes filles que vous vouliez défendre.

LE COMTE. — Vous êtes extraordinaire! Notre manière d'agir, nous ne l'avons pas choisie... On nous l'a imposée. On a attenté à toutes nos croyances, à toutes nos traditions. Nous sommes à bout.

LAYRAC. — Nos adversaires nous réduisent à employer la force, nous l'emploierons, dussent-ils fermer jusqu'aux portes de notre dernière chapelle!

LE CARDINAL. — Voilà ce que je ne veux pas! Chaque jour vous aidez à creuser plus profondément le fossé entre ce pays et son Eglise, vous les éloignez l'un de l'autre, vous les opposez l'un à l'autre. Moi, je veux qu'elle reste l'Eglise de chez Nous, l'Eglise de France, qu'elle demeure attachée à ce sol comme ses fleurs et ses fruits. Car, voyez-vous, il y a une chose que je ne suis jamais parvenu à oublier, même lorsque je monte l'escalier de mar-

bre du Vatican, c'est que, sur le clocher du village où je suis né, il y a une croix, et un coq!

LE COMTE. — Mon cher beau-frère, nous ne nous persuaderons jamais l'un l'autre et j'ai trop d'affection pour vous pour prolonger cette discussion.

LE CARDINAL, lui tendant la main. — Je vous aime beaucoup, mon cher Bertrand.

LAYRAC. — Quant à moi, Eminence, je tiens à vous dire que ce programme de combat m'est dicté par notre comité central. Je me permettrai de vous envoyer la circulaire que j'ai reçue à ce sujet.

LE CARDINAL. — Je vous remercie, monsieur, une politesse en vaut une autre: je vous enverrai l'Evangile.

Scène XVI

LES MÊMES, PIERRE

LE COMTE. — Ah! Pierre!

PIERRE. — Je vous demande pardon, cher monsieur. (Il salue tout le monde.) Je viens d'être informé des mesures dont est menacé le dispensaire. J'ai songé à tout le chagrin que vous deviez en ressentir.

LE COMTE. — En effet, mon ami.

PIERRE. — Et j'ai décidé de partir tout à l'heure pour Paris.

LE COMTE. — Ah!

PIERRE. — Oui. J'ai dans le ministère actuel un ami personnel sur lequel je crois pouvoir compter. Je vais lui demander d'agir de toute son influence — et il en a beaucoup — pour essayer de faire rapporter le décret, de sauver ainsi les sœurs de Sainte-Claire.

LE CARDINAL. — Vous ferez cela?

PIERRE. — Je le ferai.

Mme DE SERMAIZE. — Et vous croyez réussir?

PIERRE. — Je l'espère.

Mme DE SERMAIZE. — Oh! quel bonheur, n'est-ce pas, monsieur?

LAYRAC, pincé. — Evidemment, dans ce cas nous n'aurions plus rien à faire.

PIERRE. — Je venais donc vous demander, Eminence, et vous, cher monsieur, si vous n'aviez pas d'instructions spéciales à me donner?

LE COMTE. — Non, mais je vous remercie de tout cœur... Ah! si vous pouviez conserver son couvent, à ma petite Primerose, je vous en aurais une profonde reconnaissance!

PIERRE. — Vous pouvez être sûr, cher monsieur, que je ferai tout pour cela... Mais je prends le train de sept heures vingt.

LE COMTE. — Nous vous accompagnons.

PIERRE. — Vous permettez... Madame... Eminence.

Il s'incline. Le cardinal va à lui et lui serre la main avec une émotion visible. Le comte remonte avec Pierre et Layrac.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! mon ami, Eminence, je ne sais plus du tout ce que je veux, ce que je désire, de quel avis je suis, mais je suis profondément impressionnée!

LE CARDINAL. — Vous, ma bonne amie, vous étiez née pour faire la foule...

RIDEAU

SCÈNE XII. — Pierre « *Vous écoutez bien les malheureux qui souffrent..* »

Mme de Sermaize. Pierre. Le Cardinal. Primerose. Donatienne.

SCENE XIII. — Le cardinal : « ... *Un vieux patriarche bénit deux jeunes chrétiens...* »

ACTE III

Un petit salon au château de Sermaize, style Louis XVI ; boiseries grises, panneaux d'étoffes. Au fond, en oblique, deux portes, l'une à droite, vitrée et très large, donnant sur le jardin, et l'autre à gauche, donnant sur l'antichambre. Au premier plan, à gauche, une petite porte sous tenture donnant sur la chambre de Primerose. Au fond, un piano ; aux murs, tableaux anciens. Sur une petite table, un téléphone.

Scène première

Mme DE SERMAIZE, LOUISE, puis PRIMEROSE, puis DENIS

Mme DE SERMAIZE. — Mettez ce coussin-là sur le canapé. (Sonnerie du téléphone.) Voyez ce que c'est...

LOUISE, au téléphone. — Allô! C'est Mme de Montureux qui demande madame.

Mme DE SERMAIZE. — Déjà ! Oh ! qu'elle est ennuyeuse!... je la croyais malade... (Au téléphone.) Bonjour, ma chère amie. Comme c'est gentil de m'avoir téléphoné, dès mon retour... Oui... oui, nous sommes débarquées de Lucerne, hier au soir, toutes les trois... Eh bien, Primerose, moi et la petite sœur Donatienne qu'elle a voulu garder avec elle... Ces six semaines ont passé très vite. Oh! il fallait la déplacer, n'est-ce pas... Après la dispersion de ces pauvres petites sœurs... Oui, oui, c'est évident!

PRIMEROSE, entre, très timide, très gauche, en robe de ville extrêmement simple. Elle aperçoit la comtesse téléphonant. — Oh!

Mme DE SERMAIZE. — Mais, entre donc... voyons.

PRIMEROSE. — Non... non... pardon...

Elle ressort très discrètement.

Mme DE SERMAIZE, reprenant le téléphone. — Voilà... voilà... mais venez quand vous voudrez... Oh! hélas! je ne sais rien des projets de Primerose. On ne peut rien tirer d'elle... Oui, elle va rester ici quelques jours avec moi. Son père est à Paris. Hein? Mais, du tout... Pour ses affaires... Bonjour... (Elle raccroche.) Oh! cette femme est d'une méchanceté au téléphone, ma parole, c'est à se désabonner... Qu'est-ce que c'est?... Ah! Denis!

DENIS, portant une grande boite de couturière. — Madame... j'apporte de Plélan ce que madame la comtesse a fait demander pour... pour...

Il pose la boite dans un coin.

Mme DE SERMAIZE. — Pour Mlle Primerose...

DENIS, épanoui. — Ah! on peut dire mademoiselle maintenant...

Mme DE SERMAIZE. — Mais, bien sûr.

DENIS. — A la bonne heure.

Mme DE SERMAIZE. — Mademoiselle sera très contente de vous dire bonjour, Denis. Tenez, mettez ça là. (Elle va à la petite porte.) Primerose... mais, viens donc, voyons.

PRIMEROSE. — Voilà.

Mme DE SERMAIZE. — C'est Denis.

DENIS. — Bonjour, mademoiselle.

PRIMEROSE, très gênée. — Bonjour, Denis.

DENIS. — Mademoiselle va bien?

PRIMEROSE. — Mais oui, Denis.

DENIS. — Mademoiselle a bonne mine. Oh! je suis

bien content de revoir mademoiselle, comme ça, en dame. (Il regarde les souliers de Primerose.) Oh! et puis, au moins, ça, c'est des souliers. Ah! à la bonne heure.

Mme DE SERMAIZE. — Dites-moi, Denis... A quelle heure viendra Son Eminence?

Primerose rentre furtivement dans sa chambre.

DENIS. — Son Eminence a commandé la voiture pour trois heures, madame.

Mme DE SERMAIZE. — Son Eminence va bien?

DENIS. — Très bien. Son Eminence travaille beaucoup dans la bibliothèque du château de Plélan. Je crois que Son Eminence fait un livre... Dame, à son âge, n'est-ce pas, c'est bien naturel.

Mme DE SERMAIZE. — Au revoir, Denis.

DENIS. — Au revoir, madame... (Il sort.)

Scène II

PRIMEROSE, Mme DE SERMAIZE

Mme DE SERMAIZE. — Où est-elle passée?... Comment, elle a encore filé. (Elle va à la petite porte.) Primerose... voyons... ma petite... pourquoi te sauves-tu tout le temps?

PRIMEROSE. — Mais, je ne me sauve pas.

Mme DE SERMAIZE. — Voyons, entre... tu as l'air de ne pas pouvoir quitter les murs... avance...

PRIMEROSE. — Voilà.

Mme DE SERMAIZE. — Regarde un peu... Je me suis donné beaucoup de mal pour toi...

PRIMEROSE. — Merci...

Mme DE SERMAIZE. — Ce sera ton petit salon, à côté de ta chambre... Tu seras ici tout à fait chez toi... Tu vois, on a apporté le piano, tout à l'heure.

PRIMEROSE. — Oh! ce n'était pas la peine.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi?... Viens là... Pourquoi ne t'assieds-tu pas?

PRIMEROSE. — Oh! je ne suis pas fatiguée... je me tenais debout si souvent...

Mme DE SERMAIZE. — On dirait toujours que tu attends qu'on te donne des ordres... des instructions?... C'est curieux...

PRIMEROSE. — C'est que j'étais habituée à obéir. C'est si reposant.

Mme DE SERMAIZE. — Quelle drôle de petite bonne femme!... Ma parole, tu es plus couventine que quand tu étais au couvent. Tu as perdu ce petit air délibéré et cette petite allure crâne que tu avais.

PRIMEROSE, avec un sourire de reproche. — Marraine!

Mme DE SERMAIZE. — Qu'est-ce que tu veux? Je ne peux pas te le cacher, j'ai une petite déception... Au lendemain de ton départ de Sainte-Claire... pour t'épargner tout ce que j'ai pu de tristesse, je t'ai emmenée à Lucerne sans te laisser revoir personne. Nous avons vécu là, tout près l'une de l'autre, des jours paisibles... j'espérais toujours que tu te livrerais un peu... que tu me parlerais... Tu ne l'as pas fait... Je sais bien qu'en Suisse, avec ces Anglais, ces sites, et tous ces petits objets en bois découpé, on est forcément un peu attristé... Maintenant, te revoilà au pays. Tâche de te réapprivoiser un peu... et recommence à bavarder tendrement avec ta vieille amie?

PRIMEROSE. — Oui... oui... je veux bien... je voudrais bien... Je vous aime de tout mon cœur. Si je ne sais plus bien vous l'exprimer, je vous en demande pardon. Comprenez-moi... Il ne faut pas m'en vouloir.

Mme DE SERMAIZE. — Je ne t'en veux pas... Seulement, écoute... fais-moi un plaisir...

PRIMEROSE. — Oh! je veux bien.

Mme DE SERMAIZE. — Promets-moi de ne pas être trop sauvage... de ne pas disparaître à tout propos comme une petit capucin de baromètre et de faire gentille mine aux gens que tu verras à la maison.

PRIMEROSE. — Je vous le promets.

Mme DE SERMAIZE. — Et puis, tiens... j'aime bien mieux être tout à fait franche avec toi. Pierre vient très souvent ici... Il veut bien surveiller des travaux que je fais faire pour amener une source et, précisément, il doit venir cet après-midi.

PRIMEROSE, très calme. — Eh bien?

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, ça ne t'ennuie pas?

PRIMEROSE. — Pas du tout...

Mme DE SERMAIZE. — Ah!

PRIMEROSE. — J'aurai beaucoup de plaisir à revoir Pierre.

Mme DE SERMAIZE. — Ah?

PRIMEROSE. — J'ai une grande amitié pour lui.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! (A part.) Oh! je n'aime pas ça!

Scène III

LES MÊMES, puis DONATIENNE

Donatienne entre en mangeant une pomme. Elle est habillée simplement, mais d'une façon moins sévère que Primerose et avec une pointe de mauvais goût.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! voilà ta petite amie.

DONATIENNE, confuse. — Oh! faites excuse, madame.

Mme DE SERMAIZE. — Qu'est-ce que vous mangez là, Donatienne?

DONATIENNE. — Hé! c'est une pomme... Je me suis un peu grimpée à l'arbre pour l'avoir. Je croyais que je ne saurais plus. Mais ça revient.

PRIMEROSE. — Oh! Donatienne.

Mme DE SERMAIZE. — Mais, c'est très bien, ma petite. Cueillez des pommes et mangez-les. Elles sont faites pour ça depuis... depuis très longtemps. (Elle montre à Primerose la caisse que Denis a apportée.) Ah! voilà quelques affaires, quelques bibelots à toi que j'ai fait venir de Plélan. Donatienne t'aidera à les déballer.

DONATIENNE, allant à la caisse. — Oh! oui.

PRIMEROSE. — Non, non, laissez, je vous en prie, ce n'est même pas la peine d'ouvrir cette caisse.

DONATIENNE. — Quel dommage!

Mme DE SERMAIZE. — Enfin, installe-toi bien. Et vous aussi, ma petite. Je veux que vous soyez absolument comme chez vous.

DONATIENNE. — Oh! non, madame.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi?

DONATIENNE. — Parce que, chez moi, voyez-vous, on est très mal.

Mme DE SERMAIZE, riant. — Ah! avez-vous passé une bonne nuit?

DONATIENNE, avec joie. — Non pas, le lit était trop bon... Tout le temps je me disais: « Ah! que c'est donc douillet... » Alors, je n'ai pas pu fermer l'œil.

Mme DE SERMAIZE. — Et toi?

PRIMEROSE. — Moi, j'ai très bien dormi.

Mme DE SERMAIZE. — Allons, je vais faire mon courrier. Si tu as besoin de quelque chose, tu sonneras.

PRIMEROSE. — Oh! merci, je vous l'ai dit, marraine, je n'ai besoin de rien.

Mme DE SERMAIZE, sortant. — Oh! c'est agaçant, les gens qui n'ont besoin de rien.

Scène IV

PRIMEROSE, DONATIENNE

DONATIENNE. — Hé! pourquoi avez-vous dit que vous avez bien dormi?

PRIMEROSE. — Mais...

DONATIENNE. — Je vous ai bien entendue, sur les minuit, ouvrir votre fenêtre et faire promenade sur la terrasse.

PRIMEROSE. — Oh! un instant...

DONATIENNE. — Oui, plus d'une heure!

PRIMEROSE. — Ah! je n'aurais pas cru. La nuit était si belle... Je regardais la vallée, les arbres, l'étang.

DONATIENNE. — Hé! qu'est-ce que ça a de curieux, ces choses-là? Vous êtes drôle, mademoiselle!

PRIMEROSE. — Oh! Donatienne, voyons... pas de mademoiselle... Nous sommes deux compagnes, deux amies.

DONATIENNE. — Tout de même, je suis redevenue une fille de paysan et vous une riche personne à qui il ne manque rien.

PRIMEROSE. — Ne me dites pas cela, ça me fait de la peine... Depuis que je ne suis plus pauvre... il me manque tant de choses.

DONATIENNE. — Oui; mais, moi, n'est-ce pas, je l'ai toujours été, pauvre. Alors, il ne me manque rien.

PRIMEROSE. — Vous êtes bien heureuse.

DONATIENNE. — D'une manière, oui... Mais de l'autre... Enfin, il y a un peu de tout. Tenez, je ne peux pas me faire à être comme nous sommes, ni religieuses, ni civiles, ni figue, ni raisin... Rester entre le ciel et la terre, ça n'est pas une position. Vous ne trouvez pas?

PRIMEROSE. — C'est une épreuve, Donatienne, il faut l'accepter.

DONATIENNE. — Celle-là encore, mais j'ai une autre chose qui me tourmente.

PRIMEROSE. — Quoi donc?

DONATIENNE. — Hé, toujours la même... le facteur!

PRIMEROSE, souriant. — Sébastien?

DONATIENNE. — Il m'a encore écrit ce matin. Il se languit de moi, là-bas, au pays. Il insiste pour que je l'épouse... Il m'aime bien, allez! Il ferait n'importe quoi pour moi. Il me donnerait toutes les lettres de sa boîte...

PRIMEROSE, riant. — Vraiment!

DONATIENNE. — Si vous saviez comme il est brave. Et malin! Tenez il m'a envoyé ce matin, par la poste, par son collègue d'ici, une chose bien touchante...

PRIMEROSE. — Quoi donc?

DONATIENNE. — Sa photographie qu'il a fait tirer exprès pour moi. Regardez s'il est attrayant, avec sa boîte vernie et son képi... C'est presque un militaire. Et puis songez, il est payé par le gouvernement... Ça prouve qu'on l'estime. Ah! je me tracasse... je m'ennuie...

PRIMEROSE. — Ecoutez, ma chère petite amie, quand vous m'avez demandé conseil à ce sujet, je vous ai dit de tout mon cœur ce que je pensais être maintenant notre devoir. Oh! je ne vous ai pas garanti qu'on pût l'accomplir sans effort, ni même sans chagrin...

DONATIENNE. — Je sais bien... mais, le pôvre, c'est qu'il aura de la peine, lui aussi!

PRIMEROSE. — Nous prierons Dieu pour qu'il n'en ait pas, pour qu'il vous oublie. Et Dieu nous exaucera peut-être. J'en sais qu'il a exaucés...

DONATIENNE, pleurnichant. — Mais moi, s'il m'exauce, je ne serai pas bien satisfaite.

PRIMEROSE, l'embrassant. — Ma pauvre petite, je ne me reconnais pas le droit de vous influencer. Je vous ai dit ce que je ferais, moi. Mais, je ne veux pas que vous soyez malheureuse ; si vous deviez l'être, j'aurais tort. Faites ce que votre cœur vous dira, ce sera bien fait... Et quoi que vous décidiez, je vous aimerai toujours autant. Vous resterez ma petite compagne, mon amie...

DONATIENNE, très émue. — Oh! ma sœur.

PRIMEROSE. — Oui, vous m'avez dit le vrai mot, votre sœur...

Elle l'embrasse.

DONATIENNE, sanglotant. — Vous êtes trop bonne... bien trop bonne.

Elle baise la main de Primerose. Le domestique entre. Donatienne se sauve en pleurant par le jardin.

LE DOMESTIQUE. — Mme la comtesse fait dire à mademoiselle que M. de Lancrey est là...

PRIMEROSE. — Bien, j'y vais. (Le domestique sort. Elle va pour le suivre, puis se ravise.) Ah!

Elle touche ses cheveux, réfléchit un instant, puis court à la caisse qu'a apportée Denis, l'ouvre, y fouille et en retire une grande écharpe de mousseline de soie. Elle va à la glace et la dispose sur sa tête de façon à cacher ses cheveux. Au moment où elle va sortir, Mme de Sermaize entre suivie de Pierre.

Scène V

PRIMEROSE, Mme DE SERMAIZE, PIERRE

Mme DE SERMAIZE. — Tu ne venais pas, nous voilà. (Remarquant le fichu de Primerose.) Qu'est-ce que tu as?

PRIMEROSE. — Rien, un peu de névralgie.

Mme DE SERMAIZE. — Entrez, Pierre... entrez...

Elle lui tend la main.

PRIMEROSE. — Bonjour, Pierre.

PIERRE. — Vous avez fait un bon voyage?

PRIMEROSE. — Très bon... j'avais hâte de vous revoir...

PIERRE. — Vraiment.

PRIMEROSE. — Oui, pour vous remercier. Je vous l'ai fait dire déjà, mais je tiens à vous répéter combien je vous suis reconnaissante de ce que vous avez tenté pour sauver notre couvent.

PIERRE. — Je l'ai fait de grand cœur.

PRIMEROSE. — J'en suis sûre.

Mme DE SERMAIZE. — Et, grâce à lui, nous avions peut-être cause gagnée sans la manifestation organisée par Layrac. Enfin, le voilà de nouveau en prison pour trois mois. Ah! il fait une jolie carrière...

PIERRE. — J'aurais voulu revenir à temps pour pouvoir aller vous porter mes sympathies, mon respect, le jour où on a fermé le couvent de Sainte-Claire.

PRIMEROSE. — Ah! c'était bien triste. On nous avait permis d'entendre le salut avant de partir, alors il faisait presque nuit... Il y avait beaucoup de monde dans la cour... On pensait qu'il y aurait

du bruit... et il y a eu un grand silence. Les hommes, même ceux qui ne nous aimaient pas beaucoup, ont retiré leur chapeau... les femmes faisaient le signe de la croix. Nous avons franchi le seuil. Nous nous sommes embrassées... Nous pleurions tout bas... Et puis on nous a appris que le couvent allait devenir une école, que c'étaient des enfants qui allaient nous remplacer. Des enfants... Alors, n'est-ce pas, nous avons été presque consolées...

LE DOMESTIQUE. — La voiture est avancée, madame la comtesse.

Mme DE SERMAIZE. — Je vais mettre mon chapeau... et je viens vous reprendre pour aller visiter nos travaux.

PIERRE. — A vos ordres. (Elle sort.)

Scène VI

PRIMEROSE, PIERRE, puis DONATIENNE

PIERRE. — Vous comptez rester quelque temps à Sermaize?

PRIMEROSE. — Oui, mon père est à Paris.

PIERRE. — Il a dû être très ému par ces événements, par votre départ?

PRIMEROSE. — Mon Dieu, papa a un tempérament très heureux. Quand il est sur le point d'avoir du chagrin, il se met en colère, alors, pour lui, ça arrange tout.

PIERRE. — Vous n'irez pas le rejoindre?

PRIMEROSE. — Oh! non...

PIERRE. — Ah! vous avez donc d'autres projets?

PRIMEROSE. — Peut-être.

DONATIENNE, entrant. — Oh! pardon.

PRIMEROSE. — Qu'est-ce qu'il y a?

DONATIENNE. — Oh! rien, je venais seulement vous dire que j'ai fini de pleurer. Excusez... (Elle sort.)

PRIMEROSE. — C'est mon amie... Donatienne...

PIERRE. — Oui, je sais. Qu'est-ce qu'elle a donc?

PRIMEROSE. — Mon Dieu, elle est inquiète, c'est un bon petit cœur tout simple... Un brave garçon de son pays l'a demandée en mariage...

PIERRE. — Ah!

PRIMEROSE. — Elle ne sait pas que décider.

PIERRE. — Et elle vous a demandé conseil, sans doute?

PRIMEROSE. — Oui.

PIERRE. — Puis-je savoir ce que vous lui avez répondu?

PRIMEROSE. — Certainement. Je lui ai dit que, n'étant plus liées par la règle, mais seulement par notre conscience, nous l'étions peut-être davantage; qu'il y aurait quelque chose d'un peu lâche, au moins pour certaines gens, à profiter d'une liberté si douloureusement acquise. Nous sommes religieuses sur parole. D'ailleurs, j'ai trouvé, hier, en arrivant ici, une lettre de notre mère supérieure. Elle est en Belgique, près de Mons. Elle espère y reconstituer notre communauté; naturellement, dans ce cas, nous n'avons qu'à la rejoindre. Si elle ne réussit pas, s'il nous faut demeurer dans le monde, notre devoir est d'y mener une vie à part, humble, utile, isolée. Voilà ce que je lui ai dit.

PIERRE. — J'admire, une fois de plus, votre sérénité!

PRIMEROSE. — N'admirez pas... et parlons de vous.

PIERRE. — Si vous voulez.

PRIMEROSE. — Dites-moi, Pierre, comment allez-vous? Ce n'est pas de votre santé que je parle...

PIERRE. — Je vais mieux.

PRIMEROSE. — Ah! ça me fait plaisir, un vrai plaisir, j'ai tant prié pour cela.

PIERRE. — Je vous en remercie. Mais, croyez bien que, si le ciel vous a aidée, vous lui avez bien facilité la besogne.

PRIMEROSE. — Comment?

PIERRE. — Oui, quand je vous ai revue à Plélan, vous avez prononcé des paroles si définitives... si sincères... je vous ai retrouvée si différente du souvenir que j'avais porté en moi pendant mon exil et dont j'avais vécu... Je vous ai sentie si loin de moi... en hauteur... que j'ai compris... que j'ai renoncé.

PRIMEROSE. — C'est bien, Pierre. Et alors?

PIERRE. — Alors, j'ai suivi vos conseils.

PRIMEROSE. — Vous voyez bien...

PIERRE. — Oh! d'abord, je les ai crus insensés. Ils m'ont presque révolté, et puis...

PRIMEROSE. — Et puis, vous avez réagi, vous avez repris goût à la vie.

PIERRE. — Un peu... Petit à petit, j'ai fait des concessions, j'ai entamé ma sauvagerie.

PRIMEROSE. — A la bonne heure.

PIERRE. — J'ai fait un petit séjour à Paris. J'ai revu mes amis. Tenez, j'ai été souvent chez les Lussé.

PRIMEROSE. — Eh bien, la vieille Mme de Lussé est une femme délicieuse.

PIERRE. — Oui, la jeune aussi, du reste.

PRIMEROSE, plus réservée. — Oui.

PIERRE. — Oh! on a été très gentil pour moi. J'ai passé quelques jours chez Madeleine de Champvernier avec les Jeanvry et quelques amis, j'y suis resté jusqu'à l'ouverture.

PRIMEROSE. — Où l'avez-vous faite?

PIERRE. — Chez vous, à Plélan, avec Hubert.

PRIMEROSE. — Beaucoup de perdreaux?

PIERRE. — Pas mal, surtout dans la plaine de Bléré.

PRIMEROSE. — Oh! ça, quand le vent est bon, c'est toujours la meilleure battue...

PIERRE. — On l'a refaite l'autre jour et le tableau a encore été superbe... on me l'a dit hier à dîner.

PRIMEROSE. — Chez qui dîniez-vous?

PIERRE. — A Rocheblave, une gentille réunion, des convives agréables... surtout de très jolies toilettes...

PRIMEROSE. — C'est la saison...

PIERRE. — Ces dames ont eu l'idée d'organiser un rallye pour lundi... il y en a plusieurs, d'ailleurs, qui montent merveilleusement, surtout Mme de Champvernier.

PRIMEROSE. — Oui... Ah! Je savais bien que le temps vous consolerait.

PIERRE. — Oh! on dit toujours que c'est le temps qui console... mais j'ai peur que ce ne soit nous-mêmes, parce que nous ne valons pas grand'chose.

PRIMEROSE. — Allons... voilà que vous redevenez sombre...

PIERRE. — Dame, ça n'est pas très gai, vous savez, d'être consolé. Je l'ai toujours pensé, et, maintenant que je vous ai revue... j'ai peur de le penser davantage.

PRIMEROSE. — Non, non... vous verrez... laissez-moi intacte la grande joie que j'éprouve à vous retrouver tel que vous voilà... heureux... réconforté...

Je vais même vous avouer une chose: Je n'en espérais pas tant... J'avais comme un peu de remords, car vous savez, Pierre, j'ai pour vous une amitié si vraie... si profonde...

PIERRE. — Je vous en remercie de tout mon cœur, ma chère amie...

PRIMEROSE. — Tiens?

PIERRE. — Quoi?

PRIMEROSE. — Oh! rien... seulement, c'est la première fois que vous me dites ces mots-là: « ma chère amie ». Alors, ça m'a un peu surprise, mais c'est très bien, c'est tout à fait bien...

LE DOMESTIQUE, entrant. — Mme la comtesse est en voiture. Elle attend monsieur.

PIERRE. — J'y vais. (Elle lui tend la main.)

PRIMEROSE. — A bientôt, Pierre.

PIERRE. — J'espère vous revoir tout à l'heure, avant de partir... (Il sort.)

Scène VII

PRIMEROSE, DONATIENNE

DONATIENNE, entre, elle tient un panier plein de roses coupées qu'elle pose en entrant sur une console, au fond. — Qui c'est ce monsieur?

PRIMEROSE. — C'est un ami d'autrefois.

DONATIENNE. — Qu'il a l'air gentil!

PRIMEROSE. — Il est très gentil.

Elle ôte son fichu et le jette sur un fauteuil.

DONATIENNE, avisant la caisse que Primerose a laissée ouverte. — Eh! vous l'avez ouverte? Vous aviez dit que vous ne l'ouvririez pas et vous l'avez bien ouverte tout de même!

PRIMEROSE. — Oui, j'ai eu besoin d'y prendre quelque chose.

DONATIENNE. — Vous me permettez de regarder, maintenant?...

PRIMEROSE. — Si ça vous amuse...

DONATIENNE. — Pas vous?

PRIMEROSE. — Non.

DONATIENNE, sortant à demi la robe que Primerose portait au premier acte. — Oh! que c'est joli... Regardez. C'est plus doux qu'une nappe d'autel, qu'est-ce que c'est?

PRIMEROSE. — C'est la robe que je portais à ma dernière soirée dans le monde. Je ne la remettrai plus jamais...

DONATIENNE. — Quel dommage! Et ce caraco de dentelles... Oh! qu'elles sont à jour!

PRIMEROSE. — Ah! oui, c'est du Milan, un très beau morceau que j'avais trouvé à Florence, quand j'y suis allée avec mon oncle... Je me souviens, c'était dans une petite échoppe à l'entrée du Pont-Vieux, nous y étions au printemps. (Elle le pose sur une table.)

DONATIENNE. — Oh! un éventail! (Elle s'évente gauchement.) Et ça, que c'est noir!

PRIMEROSE. — Ah! c'est mon amazone.

DONATIENNE. — Ça n'est pas bien coquet!

PRIMEROSE. — C'est pourtant celle de mes robes que j'aimais le mieux.

DONATIENNE. — Non?

PRIMEROSE. — On y est si bien... Vous ne vous figurez pas, Donatienne, ce qu'on éprouve quand on sent bien en main une bête qui a un peu de sang et qu'on galope par un beau matin dans la forêt mouillée, que les branches vous frôlent, vous fouettent... quelquefois vous décoiffent... Oh! moi aussi, je montais bien à cheval!

DONATIENNE, surprise du ton. — Hé! Je ne vous dis pas le contraire... Et dans ce petit sac? Que c'est mignon, tout cela... (Elle sort différents objets.) Oh! une belle glace en or.

PRIMEROSE. — Oui, c'est mon père qui me l'avait donnée pour mes dix-huit ans.

DONATIENNE. — Une boîte à peinture.

PRIMEROSE. — Ah! ça, oui... je la garde... (Elle la prend et va la poser sur la console placée à l'entrée où est le panier de roses.) Oh! les belles fleurs...

DONATIENNE. — Ce sont des roses que j'ai cueillies pour vous, tout à l'heure, pendant que ce monsieur vous faisait visite.

PRIMEROSE. — Oh! vous avez bien fait... qu'elles sont belles!

DONATIENNE. — Je sors aussi les livres?...

PRIMEROSE. — Oui... Donnez-moi le vase qui est sur la table... (Elle commence à disposer les roses dans le vase.) Ah! qu'elles sentent bon.

Donatienne va à la caisse et sort deux livres.

DONATIENNE. — Tiens, dans celui-ci, le coupoir est encore dedans...

PRIMEROSE, qui ne cesse de respirer les fleurs et peu à peu s'en grise. — C'est le dernier que j'ai lu. J'en suis restée à cette page-là!...

DONATIENNE, lisant le titre. — *Roméo et Juliette.* Je connais ces personnes. Qu'est-ce qu'ils ont donc fait? Pourquoi sont-ils aussi célèbres que des saints?

PRIMEROSE, avec effort. — Parce que... parce qu'ils se sont aimés...

DONATIENNE. — Ah! Dites, j'emporte la caisse... hé?...

PRIMEROSE. — Oui, mettez tout cela dans ma chambre... (Donatienne traine la caisse jusque dans la chambre. Primerose enfonce son visage dans les roses puis chancelle et s'appuie à la table.) Ah!

DONATIENNE, rentrant. — Eh! Qu'est-ce que vous avez, dites, dites...

PRIMEROSE, revenant à elle. — Rien, ce n'est rien.

Scène VIII

LES MÊMES, LE CARDINAL, Mme DE SERMAIZE

Mme DE SERMAIZE. — La voilà!

LE CARDINAL. — Ah! Eh bien, qu'est-ce que tu as, Primerose?

PRIMEROSE. — Ce n'est rien.

DONATIENNE. — Ce sont ces fleurs qui l'ont entêtée.

PRIMEROSE. — Oui... ces roses... elles sentent si fort... ça m'a un peu étourdie.

DONATIENNE. — Ah! dame, les fleurs du couvent ne sentaient rien.

LE CARDINAL. — Evidemment! C'est fini.

PRIMEROSE. — Oui, oui, merci...

LE CARDINAL, l'embrassant. — Ah! ma chère enfant! J'ai une grande joie à te revoir. Laisse-moi bien te regarder. (Il la regarde longuement.) Bonjour, ma petite.

PRIMEROSE. — Bonjour, mon oncle.

DONATIENNE, saluant. — Eminence...

LE CARDINAL. — Bonjour, mon enfant. (Revenant à Primerose.) Enfin, te voilà revenue! Tu es contente? (A Mme de Sermaize.) Elle s'est plu en Suisse?

PRIMEROSE. — Mais oui, mon oncle.

LE CARDINAL, à Donatienne. — Et vous, vous avez dû être émerveillée, ma chère fille?

DONATIENNE. — Oh! oui, ils en ont fait des travaux, dans ce pays... des montagnes... des lacs... des hôtels... et quelles belles vaches, Eminence.

LE CARDINAL. — Eh bien, voilà des impressions de voyage comme je les aime. (Il revient à Primerose.) Ah! ma petite.

Mme DE SERMAIZE. — Oh! ne l'enjolez pas, je la garde, vous savez.

DONATIENNE, à très haute voix et saluant. — Je crois que c'est plus discret que je m'en aille sans le dire. Eminence... Madame...

LE CARDINAL, riant. — Au revoir, mon enfant.

Scène IX

LE CARDINAL, PRIMEROSE, Mme DE SERMAIZE

Mme DE SERMAIZE, au cardinal. — Vous restez dîner avec nous?

PRIMEROSE. — Oh! oui, mon oncle.

LE CARDINAL. — Je veux bien, mais je partirai tôt, parce qu'en ce moment je me lève à cinq heures tous les jours.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi?

LE CARDINAL. — Parce que je mène, à Plélan, une vie de bénédictin. Je veux finir mon petit livre sur Joachim du Bellay, notre compatriote, avant de repartir pour Rome. Voyons, et toi?

PRIMEROSE. — Moi?

LE CARDINAL. — Oui. Tu m'as écrit des lettres très affectueuses, et dont je te remercie, mais qui ne laissaient guère voir le fond de ces petites pensées-là.

PRIMEROSE. — Oh! mon oncle!

LE CARDINAL, lui prenant la main. — Enfin, je ne veux pas te tourmenter pour le moment. Nous reparlerons de cela tout à loisir... Oh! comme tes bras ont bruni...

PRIMEROSE. — Oui... C'est qu'à Sainte-Claire les manches de ma robe... (Elle fait le geste indiquant sa pensée.) Le soleil n'avait pas de prise...

Mme DE SERMAIZE. — Maintenant, il en a...

LE CARDINAL. — Il ne faut pas s'en plaindre, c'est une bonne chose que le soleil: notre frère le soleil et notre sœur la lumière... comme les appelait saint François.

Mme DE SERMAIZE. — Vous savez, elle m'a juré qu'elle ne s'ennuierait pas avec sa vieille marraine et qu'elle ferait bonne figure à nos amis.

LE CARDINAL. — Mais, il le faut.

Mme DE SERMAIZE. — Tu as d'ailleurs tenu parole. Pierre, que j'ai laissé là-bas avec mes ouvriers, m'a dit que tu l'avais très bien accueilli, tout à fait bien.

PRIMEROSE. — J'ai été enchantée de le revoir. Nous avons causé très amicalement. Il m'a raconté la nouvelle existence qu'il menait, une existence très agréable, et cela m'a fait grand plaisir.

Mme DE SERMAIZE, un peu énervée. — Tu aurais pu lui demander de rester dîner?

PRIMEROSE, très librement. — Ah! oui! je n'y ai pas pensé.

Mme DE SERMAIZE. — Je suis persuadée qu'il aurait accepté, car, maintenant, il va partout.

PRIMEROSE. — Oui, il me l'a dit.

Mme DE SERMAIZE. — Ah!

LE DOMESTIQUE, entrant. — Mademoiselle, c'est la femme Graverin qui est là, avec sa petite fille. Elle voudrait bien dire bonjour à mademoiselle.

PRIMEROSE. — Ah! c'est une petite que nous avons soignée. Elle avait eu le bras cassé par une charrette, elle était insupportable. Nous l'aimions beaucoup. Où est-elle?

LE DOMESTIQUE. — Dans l'antichambre, mademoiselle.

PRIMEROSE. — J'y vais... Vous permettez, mon oncle?

LE CARDINAL. — Je crois bien.

PRIMEROSE. — A tout à l'heure. (Elle sort.)

Scène X

LE CARDINAL, Mme DE SERMAIZE

Mme DE SERMAIZE. — Hein? ce calme. Croyez-vous, quel calme! Qu'est-ce que vous en dites?

LE CARDINAL. — Rien encore.

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, moi, mon opinion est faite... L'espoir que j'avais entrevu de nouveau de réunir ces enfants, de leur rendre peut-être leur bonheur perdu, tout ça, bonsoir,... adieu...

LE CARDINAL. — Oui...

Mme DE SERMAIZE. — Mais, ç'aurait été une chose charmante!

LE CARDINAL. — Ma bonne amie, ne nous occupons pas des choses charmantes, occupons-nous des choses vraies, des choses qui doivent être. Occupons-nous du bonheur de Primerose. S'il est pour elle dans la vie religieuse, qu'elle poursuive cette voie bénie. Si, au contraire, elle doit le trouver dans le monde, dans le mariage, l'Eglise ne lui interdit pas, elle n'a pas prononcé ses vœux. Son devoir est peut-être ailleurs. Dieu n'est pas que dans les couvents, il est partout, dans toute la beauté, dans toute la bonté de la vie, et, partout, on peut le servir. Seulement, avant tout, j'ai besoin de voir clair.

Mme DE SERMAIZE. — Sapristoche! qu'est-ce qu'il vous faut? Enfin, la façon dont elle a accueilli Pierre! Pierre!... Moi, à sa place, je l'aurais giflé où je me serais jetée à son cou, enfin, j'aurais fait quelque chose d'intéressant.

LE CARDINAL, furetant dans la pièce. — Qu'est-ce que c'est que tous ces petits objets?

Mme DE SERMAIZE. — Ce sont de petits bibelots à elle qui étaient dans sa chambre à Plélan.

LE CARDINAL. — Ah!

Mme DE SERMAIZE. — D'ailleurs, son attitude, là-bas, en Suisse, a été la même. Ah! ça été gai! Jamais une question, jamais une curiosité, une émotion...

LE CARDINAL, trouvant le volume entr'ouvert. — *Roméo et Juliette!*

Mme DE SERMAIZE. — Moi, je ne peux pas comprendre ces natures-là. Du reste, ce n'est pas sa faute, à cette pauvre enfant! Quand on sort du couvent, on n'est plus une femme...

LE CARDINAL, ramassant une rose. — Elle s'est presque évanouie en respirant ces roses.

Mme DE SERMAIZE. — Le dortoir, les malades, les offices, la robe de bure...

LE CARDINAL, apercevant l'éventail. — Oh! son éventail!

Mme DE SERMAIZE. — Je vous demande pardon, mon cher ami, mais, je vous en prie, ne tournicotez pas comme ça en tripotant tous ces objets! Je suis déjà assez énervée.

LE CARDINAL. — Je ne tournicote pas, comme

vous dites! Je ne perds pas mon temps... Je réfléchis, je coordonne.

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien?

LE CARDINAL. — Eh bien, depuis un moment, je suis frappé de la présence de tous ces objets, de tous ces témoins de la vie passée de Primerose. Elle les a fuis en ne retournant pas à Plélan, et ils sont revenus vers elle tout naturellement... ils se sont glissés sans qu'elle y ait pris garde... peut-être sans qu'elle l'ait remarqué... enfin, ils sont ici. Le passé a repoussé, a refleuri autour d'elle... Alors, je me dis que ses sentiments de ce temps-là ne sont peut-être pas très loin non plus.

Mme DE SERMAIZE. — Mais c'est vrai! c'est possible! Ah çà! vous me stupéfiez... Savez-vous que vous êtes très fort?

LE CARDINAL. — Non... seulement j'ai appartenu fort longtemps à la diplomatie du Vatican et c'est une diplomatie qui est faite par ses diplomates. Ce qui est une coïncidence extrêmement rare.

Mme DE SERMAIZE, exaltée. — Oh! Je suis bien heureuse, mon cher ami, vous avez débrouillé les sentiments de notre chère petite avec un tact, avec une clairvoyance... Mais, Pierre?

LE CARDINAL. — Oh! Pierre... Je l'ai beaucoup vu depuis quelque temps.

Mme DE SERMAIZE. — Ah! Et il vous a dit?

LE CARDINAL. — Mais, vous êtes étonnante... Vous voulez toujours que je ne sache que les choses que l'on m'a dites.

Mme DE SERMAIZE. — Eh bien, alors, si vous êtes sûr de lui, il n'y a plus à hésiter... Ils s'aiment... ils n'ont jamais cessé de s'aimer... Notre devoir est de les marier tout de suite. (Elle remonte.)

LE CARDINAL. — Eh! là... eh! là... Vous allez... vous allez... Où allez-vous?

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi réfléchir... perdre du temps.

LE CARDINAL. — Parce que nous supposons, mais nous ne savons pas. Il reste à faire la preuve de ma conviction.

Mme DE SERMAIZE, avec vigueur. — De notre conviction.

LE CARDINAL. — C'est entendu!

Mme DE SERMAIZE. — N'ayez pas peur, ce sera facile!

LE CARDINAL. — Ne croyez pas cela... Ce sera très difficile; car c'est une chose singulière, mais constante: les femmes qui ont vécu de la vie religieuse passent sans transition de l'humilité à l'orgueil... Quand elles ne sont plus cloîtrées dans leur couvent... elles sont encore cloîtrées dans leur fierté. Primerose se défendra tant qu'elle pourra contre nous... contre elle-même et elle ne parlera que si elle y est forcée... que par surprise.

Mme DE SERMAIZE. — J'allais vous le dire. Il faut l'y forcer.

LE CARDINAL. — En avez-vous le moyen?

Mme DE SERMAIZE. — Oh! si elle pouvait savoir que Pierre l'aime encore...

LE CARDINAL. — Ce ne serait pas mal, ou bien qu'il ne l'aime plus...

Mme DE SERMAIZE. — Et qu'il en aime une autre?

LE CARDINAL. — Ça serait mieux... Evidemment, si la jalousie s'en mêlait...

Mme DE SERMAIZE. — Si elle apprenait seulement...

LE CARDINAL. — Quoi donc?

Mme DE SERMAIZE. — Tout bonnement que la jolie petite Champvernier, qui est très coquette et très divorcée, fait tout pour attirer Pierre: On monte à cheval, on fait des pique-niques. Pierre a passé huit jours chez elle et Dieu sait tout ce qu'on insinue à propos de cette intimité!

LE CARDINAL. — Quand vous a-t-on raconté tout cela?

Mme DE SERMAIZE. — Ce matin à la messe.

LE CARDINAL, avec un haut-le-corps. — Ah! il est fâcheux qu'on vous l'ai dit à la messe... mais il est tout de même heureux qu'on vous l'ait dit. Et qui vous l'a dit?

Mme DE SERMAIZE. — Toutes ces dames! toutes nos bonnes amies, qui sont trop heureuses... On ne parle que de cela dans les châteaux!

LE CARDINAL. — Ces bruits vous paraissent-ils fondés?

Mme DE SERMAIZE. — Plus ou moins... Mais, enfin, on peut s'en servir.

LE CARDINAL. — Ce serait peut-être un peu léger.

Mme DE SERMAIZE. — Mais non, mais non! D'ailleurs, remarquez une chose, raconter un potin qui n'est pas vrai, c'est tout de même moins mal que raconter un potin qui est vrai.

LE CARDINAL. — Vous êtes meilleur juge...

Mme DE SERMAIZE. — Mais oui... mais oui... Il faut que Primerose soit mise au courant et il suffira de préciser un peu, de broder au besoin quelques épisodes un peu piquants... Enfin, je m'en remets à vous. Vous voyez ce que vous avez à lui dire.

LE CARDINAL, sursautant. — Oh! non, pas moi. Vous...

Mme DE SERMAIZE. — Non, vous!

LE CARDINAL. — Jamais de la vie.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi?

LE CARDINAL. — Vous êtes bonne! Parce que ce sont des mensonges.

Mme DE SERMAIZE. — Justement.

LE CARDINAL. — Voyons! vous en avez plus l'habitude.

Mme DE SERMAIZE. — Oh! mais, dites donc...

LE CARDINAL. — Excusez-moi, mais ne comptez pas sur moi.

Mme DE SERMAIZE. — Sur moi non plus.

LE CARDINAL. — Alors, renonçons!

Mme DE SERMAIZE. — Renonçons!

Scène XI

LES MÊMES, PRIMEROSE

Primerose entre de gauche. Elle est nerveuse, pâle, et a remis sur ses cheveux le fichu de mousseline qui les cache.

PRIMEROSE. — Marraine, Mme de Montureux est au salon depuis un moment déjà. Elle vous demande.

Mme DE SERMAIZE. — Cette peste... j'y vais... Tu viens avec moi?

PRIMEROSE, gênée. — Oh! non, ce n'est pas la peine, je viens de la voir.

LE CARDINAL. — Ah! Tu parais bien nerveuse, ma petite?

PRIMEROSE. — Vous vous trompez! Pourquoi serais-je nerveuse? Je n'ai aucune raison.

LE CARDINAL. — Tu as causé un peu avec cette dame?

PRIMEROSE. — Oui.

Mme DE SERMAIZE. — De quoi donc?

PRIMEROSE. — De choses indifférentes...

LE CARDINAL, la regardant avec attention. — Ah!... Eh bien, ma bonne amie, allons donc voir un peu Mme de Montureux... Venez... venez...

Ils sortent. Primerose, un peu fébrile, va et vient dans la pièce, puis Pierre entre.

Scène XII

PRIMEROSE, PIERRE

PIERRE — Mme de Sermaize n'est pas là?

PRIMEROSE. — Non.

PIERRE. — Je venais prendre congé d'elle avant de partir? Au revoir, Primerose.

PRIMEROSE, se détournant. — Au revoir.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous avez?

PRIMEROSE. — Rien.

PIERRE. — Cependant...

PRIMEROSE. — Non.

PIERRE. — Quelle est la raison de cette attitude, de ce ton?... Expliquez-vous...

PRIMEROSE. — A quoi bon!

PIERRE. — Je vous en supplie. Quoi que vous pensiez, dites-le-moi. Oh! je suis accoutumé à votre franchise, à votre terrible franchise... Enfin, qu'y a-t-il de changé entre nous? Tout à l'heure, vous me promettiez votre amitié...

PRIMEROSE. — Je ne peux plus être votre amie.

PIERRE. — Pourquoi? Répondez-moi, pourquoi?

PRIMEROSE. — Parce que je sais, maintenant, que vous que je mettais si haut, si à part, vous êtes un homme pareil à tous ceux que j'ai tant souffert de mépriser autrefois, qui vivent parmi le mensonge, la vilenie, qui se contentent de plaisirs faciles, de liaisons sans lendemain. Eh bien, cet homme-là ne peut plus être mon ami. Je n'en veux plus, je vous laisse à votre maîtresse.

PIERRE. — Quoi?

PRIMEROSE. — Je ne vous disputerai pas à Mme de Champvernier.

PIERRE. — Allons donc, voilà ce qu'on vous a dit! Qui vous l'a dit?

PRIMEROSE. — Peu importe.

PIERRE. — C'est faux.

PRIMEROSE. — Je ne vous crois pas! Je vous connais, à présent.

PIERRE. — Et, moi, j'ai peur de commencer à vous comprendre.

PRIMEROSE. — Quoi?

PIERRE. — En vous écoutant, ma parole, je me demande si vous ne m'en voulez pas d'avoir suivi vos conseils, d'avoir essayé de me consoler! Oui, je me demande si le couvent n'a pas desséché votre cœur, si, à votre bonté généreuse, spontanée d'autrefois, la règle n'a pas substitué une pitié professionnelle, une pitié à heure fixe. Et, j'en arrive presque à croire que vous seriez plus satisfaite, aujourd'hui, de me voir à jamais découragé, désemparé!

PRIMEROSE. — C'est abominable ce que vous dites là! Vous n'en avez pas le droit!

PIERRE. — Et vous, vous n'avez pas le droit de croire aux médisances du premier venu!

PRIMEROSE. — Je ne crois qu'à une chose.

PIERRE. — Laquelle?

PRIMEROSE. — A mon chagrin!

Elle fond en larmes et se détourne de Pierre.

PIERRE. — Primerose... Primerose, je vous en prie... J'ai beau n'être coupable de rien... quand je vous vois pleurer, il me semble que j'ai tort. Oui, j'ai tort que vous pleuriez. (Il se rapproche d'elle.) Ah! quand vous m'avez dit, là, que vous retiriez votre amitié, ça m'a bouleversé, je veux la garder, j'y tiens tant... Voyez-vous, votre amitié, c'est tout ce qui me reste de votre amour.

PRIMEROSE. — Moi aussi, Pierre, j'aurais voulu pouvoir vous la laisser.

PIERRE. — Vous allez voir, ce sera facile. Ecoutez-moi! Vous m'aviez promis d'être ma confidente, n'est-ce pas?

PRIMEROSE. — Oui.

PIERRE. — Vous voulez bien toujours l'être?

PRIMEROSE. — Oui...

PIERRE. — Eh bien, Primerose, souvenez-vous: Vous m'avez dit, et avec quelle insistance, qu'il ne fallait pas m'isoler dans ma tristesse, que je devais tâcher de me refaire un avenir.

PRIMEROSE. — Oui, mais cet avenir, je souhaitais qu'il fût très beau, très net, qu'il ne s'y mêlât rien de trouble. Tant pis si vous me trouvez un peu ridicule, je ne pouvais le concevoir pour vous que dans le mariage.

PIERRE. — Eh bien! vous serez peut-être exaucée.

PRIMEROSE. — Ah!

PIERRE. — Oui, tenez, je vais vous dire des choses que personne ne sait encore. Elles vous rassureront, je pense, et elles vous expliqueront en même temps la cause des méchancetés qui ont pu courir.

PRIMEROSE. — Parlez!

PIERRE. — Depuis quelques mois, en effet, j'ai vu souvent Mme de Champvernier. C'est une femme sans doute frivole d'apparence, mais aimable et bonne et qui n'a pas été heureuse. C'est quelque chose à mes yeux. Et c'est pour cela peut-être qu'il nous est venu, à l'un et à l'autre, l'idée que nous pourrions réunir un jour deux existences un peu désenchantées.

PRIMEROSE. — Ah!

PIERRE. — Vous voyez combien les idées que vous vous faisiez étaient fausses... Vous ne dites rien?

PRIMEROSE. — Non.

PIERRE. — Enfin, votre désir, vous venez de me le répéter encore, était bien que je me marie, que je cherche une femme, que j'en trouve une...

PRIMEROSE. — Oui, mais pas celle-là!

PIERRE. — Pourquoi?

PRIMEROSE. — Oh! Je ne pense pas de mal de cette dame, puisque vous l'aimez... mais je crois vous connaître, Pierre, et je me demande si elle vous rendra heureux.

PIERRE, avec un peu d'énervement. — Qu'est-ce que vous voulez?... nous verrons bien... Si je suis malheureux, mon Dieu, j'en ai l'habitude... Et puis... ce ne sera ni de sa faute... ni de la mienne... ce sera de la vôtre...

PRIMEROSE. — Pierre!

PIERRE. — Oui, de la vôtre!... parce que le bonheur, j'y ai renoncé, quand vous me l'avez refusé... J'ai compris qu'il n'existerait plus jamais pour moi le jour où, à Plélan, je vous ai revue dans votre robe de religieuse! J'épiais, je guettais en vous une trace du passé, une ombre de mélancolie, mais rien... rien. Je vous ai trouvée souriante, gaie, heureuse... loin de moi... sans moi... et votre joie et ma douleur sont restées en face l'une de l'autre comme deux étrangères.

PRIMEROSE. — Que pouvais-je donc faire ?... Qu'attendiez-vous de moi ?

PIERRE. — Ce que j'attendais de vous ?... Mais un peu de compassion... un peu de cette pitié que vous accordiez au premier venu... et que vous m'avez refusée à moi... Non, vous vous êtes appliquée, non seulement à m'enlever tout espoir dans l'avenir, mais encore, vous avez poursuivi dans le passé le souvenir délicieux que je gardais de vous et vous avez abîmé jusqu'à votre image.

PRIMEROSE, avec force. — Moi ? ce n'est pas vrai !

PIERRE. — Il y a des détails que vous auriez pu m'épargner. Il y a des choses que vous auriez pu ne pas me dire... Tenez... vos cheveux... lorsque je vous ai demandé... vous auriez pu me faire un mensonge, comme on fait une charité... Mais, pour commettre ce péché-là, il vous eût fallu un peu de bonté, un peu de tendresse, c'était trop vous demander.

PRIMEROSE, découvrant ses cheveux. — Ingrat ! Regardez si je n'ai pas menti !

PIERRE, stupéfait. — Primerose... Pourquoi avez-vous fait cela ?

PRIMEROSE, fiévreuse. — Je ne sais pas... Je voulais vous détacher de moi... Je voulais éloigner votre pensée qui me rejoignait toujours...

PIERRE. — Vous en aviez donc peur ?

PRIMEROSE. — Oui, peut-être... laissez-moi.

PIERRE, dans une sorte d'extase. — Vous voilà... vous voilà ! C'est vous ! Je vous retrouve telle que je vous ai aimée, telle que je vous ai perdue...

PRIMEROSE, faisant le geste de chercher son chapelet à son côté. — Oh ! ne dites pas cela !... ne dites pas cela !

PIERRE. — Ah ! comme je vous demande pardon !... Comme j'ai été injuste !... Oh ! s'il vous reste encore un peu de tendresse pour moi... gardez-la-moi... donnez-la-moi... J'en aurai tant, tant de bonheur que vous verrez, vous verrez... elle redeviendra un bel amour !

PRIMEROSE. — Pierre, Pierre, je vous en supplie, maintenant que vous savez que je souffrirai à mon tour, ne me tourmentez plus !

PIERRE. — Je ne vous obéirai pas ! Je ne renoncerai pas au bonheur, au moment où votre cœur se révolte contre vous-même, où je me sens près de vous regagner, où vous n'avez plus la force de vous défendre, vous qui, autrefois, vous êtes si bien défendue !

PRIMEROSE, croisant ses bras sur sa poitrine, avec un geste de détresse. — J'avais ma robe.

PIERRE. — Vous ne l'avez plus... Et vous avez des roses à votre ceinture ! (Elle les arrache et les jette par terre.) Ma chérie... ma chérie... (Il fait un pas vers elle.)

PRIMEROSE, reculant devant lui violemment émue. — Pierre !

PIERRE. — Vous m'aimez... vous m'aimez... J'en suis sûr ! (Il veut la prendre dans ses bras.) Primerose... Primerose...

PRIMEROSE, défaillante. — Pierre... Pierre... partez... partez... (Le cardinal entre. Elle court à lui et se jette dans ses bras.) Ah ! mon oncle !... sauvez-moi !

Scène XIII

LES MÊMES, LE CARDINAL, puis Mme DE SERMAIZE

LE CARDINAL. — De qui donc ?

PRIMEROSE. — De moi-même !

LE CARDINAL. — Pourquoi ?... Puisque tu l'aimes, puisque tu es libre envers l'Eglise.

PRIMEROSE. — Je ne le suis pas envers ma conscience.

LE CARDINAL. — Avant toutes choses, tu as promis à Dieu l'obéissance. Va, mon enfant, tu peux le remercier à genoux d'avoir daigné te manifester si clairement son adorable volonté...

PRIMEROSE. — Sa volonté ?

LE CARDINAL. — N'a-t-il pas mis dans vos cœurs un amour réciproque, n'a-t-il pas ennobli cet amour en lui accordant une double épreuve ? Et pendant qu'il vous l'imposait, sa grâce ne vous a pas quittés : il vous a conservés l'un à l'autre. Et, pour que tu sois plus sûrement à l'abri, il a voulu te garder dans sa propre maison... Crois-moi, ma chérie, tu dois aller là où il a préparé pour toi un bonheur privilégié...

PRIMEROSE, obstinée. — Ce serait une lâcheté !... Que penserait-on de moi ?

LE CARDINAL, avec sévérité. — Ce n'est plus ta foi qui parle, c'est ton orgueil ! Tiens, ta petite compagne Donatienne vient de se confier à moi, son cœur simple de paysanne, demeuré humble et soumis, est plus près du Seigneur que le tien. (Un temps. Primerose reste muette et la tête baissée.) Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire... si je n'ai pas réussi à te convaincre, c'est bien. Nous ne reparlerons plus jamais de ces choses. Adieu, Pierre.

PIERRE, avec déchirement. — Adieu, Primerose.

Il remonte rapidement vers le fond.

PRIMEROSE. — Pierre, je ne veux pas !...

Pierre va s'élancer vers elle. Le cardinal l'arrête du geste. Primerose tombe dans ses bras et cache sa tête sur l'épaule du cardinal.

LE CARDINAL. — Tu vois bien ! tu es vaincue, ma chère petite. Va, n'en aie pas de honte ! C'est la vie qui triomphe en toi et, par conséquent, celui qui nous la donne. Nous partirons bientôt pour Rome tous les deux. (D'un geste paternel il prend le bras de Pierre et se trouve placé entre Primerose et lui.) Pierre viendra nous y rejoindre. Vous verrez dans mon petit jardin du Mont-Aventin, sous un beau figuier, un bas-relief du premier siècle où est représenté d'une façon fort touchante un vieux patriarche qui bénit deux jeunes chrétiens. Je ne sais pourquoi, mais depuis quelques moments, il me semble que j'ai pris avec ce patriarche une ressemblance surprenante. Vous ne trouvez pas ?

PRIMEROSE, baissant les yeux. — Oui.

Mme DE SERMAIZE, entrant et apercevant le groupe. — Comment ?

PRIMEROSE. — Oui, marraine...

Mme DE SERMAIZE. — Ah ! mais...

LE CARDINAL, l'interrompant. — Ma bonne amie, où est votre presbytère ?

Mme DE SERMAIZE. — A deux pas...

LE CARDINAL. — Votre curé n'est pas trop sévère ?

Mme DE SERMAIZE. — C'est la bonté même.

LE CARDINAL. — Je cours chez lui.

Mme DE SERMAIZE. — Pourquoi ?

LE CARDINAL, prenant son chapeau. — Parce que... toutes ces petites intrigues mondaines auxquelles vous m'avez mêlé... Ma foi, je vais me confesser !

Il remonte.

RIDEAU